DT
545.22
.B66
1899
AFA

Lieutenant **BONNEAU**

DU 7^e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE MARINE

LA

CÔTE D'IVOIRE

NOTICES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

PARIS

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

118, Boulevard Saint-Germain, Rue Danton, 10

(MÊME MAISON A LIMOGES)

LA CÔTE D'IVOIRE

HISTORIQUE

APERÇU GÉNÉRAL

Après avoir doublé le *Cap des Palmes*, qui termine l'Afrique au sud-ouest, le paquebot français entre presque aussitôt dans le golfe de Guinée et longe dès lors une côte basse, régulière, ne présentant qu'un premier plan : plage de sable et rideau de verdure sombre. La barre tonne et déferle, faisant une mouvante bordure d'écume blanche tout le long du littoral. La lorgnette révèle de temps en temps quelque village noir aux huttes rondes ou quelque modeste factorerie.

Il en est ainsi pendant de longues heures, jusqu'à ce qu'enfin la verdure devenant de plus en plus rare, la côte plus basse et le sable plus envahisseur, on arrive vers la frontière orientale de la *Côte d'Ivoire*, à *Grand-Bassam* et *Assinie*, où flotte notre pavillon.

Notre colonie s'étend ainsi sur une longueur de plus de 500 kilomètres, depuis l'embouchure du Cavally, à quelques milles du cap des Palmes, jusqu'à l'extrémité de la lagune où se jette la rivière *Tanoë*. Elle est enserrée à l'ouest par le territoire de la *République de Libéria*, à l'est par les possessions anglaises de l'*Achanti*.

Cette côte de Guinée, qui nous semble si étrangère, nous fûmes pourtant, là encore, les premiers à l'occuper. Ce-

pendant, cette occupation n'eut pas lieu, à vrai dire, à la Côte d'Ivoire proprement dite. Il est une grande partie de ce littoral, en effet, qui resta jusqu'à nos jours absolument inoccupée et presque sans contact avec les blancs.

En sorte que pour faire l'historique de la Côte d'Ivoire, il faut commencer auparavant celui des pays qui l'avoisinent (Côte des Graines et Côte d'Or).

Les premiers Européens à la Côte de Guinée. Les Dieppois.

Il paraît avéré aujourd'hui que les Français furent bien les premiers à apparaître dans ces régions. Jusqu'au ^{xviii}^e siècle pourtant, les Portugais étaient seuls à revendiquer cet honneur. La France avait oublié ses anciennes possessions. Il fallut l'ouvrage de Villaut de Bellefond pour les lui rappeler.

Le livre, dédié à Colbert (1666), est intitulé : *Remarques sur les côtes d'Afrique, et notamment sur la Côte d'Or, pour justifier que les Français y ont été longtemps auparavant que les autres nations.*

Il est assez documenté, et l'auteur, qui avait voyagé en Guinée, s'est fait un devoir de consulter à ce sujet les vieux chroniqueurs dieppois des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles (Croisé, Asseline, Guibert, etc.).

« La gloire, dit de Bellefond, est due aux Français, et surtout aux Dieppois, qui y ont navigué plus de soixante ans avant que les Portugais en eussent eu la connaissance. »

Etablissements à la Côte des Graines.

En 1354, dit-il plus loin, ils s'arrêtèrent (les Dieppois) à l'embouchure d'une petite rivière, près de *Rio-Sertos*, où est un village qu'ils nommèrent le *Petit-Dieppe* (1), à cause

(1) Aujourd'hui Bassa, dans le Libéria.

de la ressemblance du havre et du village situé entre deux coteaux.

Là, ils achevèrent de prendre leur charge de morphil (ivoire) et de ce poivre appelé malaguette, et l'année suivante (1365), à la fin de mai, furent de retour à Dieppe, ayant fait des profits qui ne se peuvent exprimer, n'ayant mis que six mois pour accomplir leur voyage.

Les chroniqueurs cités plus haut parlent néanmoins d'un voyage antérieur, accompli en 1339 par trois navires dieppois qui rentrèrent chargés d'or, d'épices et d'ivoire, mais à la suite duquel il n'avait pas été fondé de comptoirs.

En septembre suivant (1365), les marchands de Rouen s'associent à ceux de Dieppe et équipent quatre vaisseaux. Deux de ces vaisseaux s'arrêtèrent au *Grand-Sestre* (aujourd'hui dans le Libéria) et se chargèrent de poivre.

« La douceur du lieu et de ses habitants firent qu'ils appelèrent cet endroit Paris. »

Ces possessions, y compris celle d'*Ajacouty*, au sud de *Bassa*, sont enclavées maintenant dans le territoire de la République de Libéria (*Côte des Graines*). Mais elles ont été échangées, comme nous le verrons bientôt, contre toute la partie ouest de la Côte d'Ivoire, et c'est ainsi qu'elles rentrent dans l'histoire de notre nouvelle colonie.

Le dernier des vaisseaux dont parle V. de Bellefond continua sa route, « passa la *Côte des Dents* (Côte d'Ivoire) et poussa jusqu'à celle de l'Or, d'où il en rapporta quelque peu, mais quantité d'ivoire. »

Il est bon de remarquer que l'auteur ajoute : « Ces peuples ne leur avaient pas fait si grand accueil, surtout *ceux de la Côte des Dents qui sont très méchants*. » Cela est une première raison, en effet, pour expliquer l'isolement dans lequel ce dernier pays resta jusqu'à nos jours.

« Les marchands se bornèrent au Petit-Dieppe et au Grand-Sestre ou Paris, où ils continuèrent d'y envoyer les années suivantes, et y établirent même une colonie. »

Cependant, la nouvelle des profits réalisés par les Dieppois ne tarda pas à être connue des Portugais, qui étaient bien, à cette époque, les vrais « rouliers des mers ». Ceux-ci apprirent alors le chemin de la *Côte de la Malaguette*, comme on désignait alors la Côte des Graines.

Dès lors, les bénéfices furent moindres. Les marchands rouennais s'unirent aux Dieppois pour équiper trois navires et pousser jusqu'à cette Côte de l'Or où, quelques années auparavant, on n'avait fait qu'une courte apparition.

L'expédition de 1381.

Fondation d'établissements à la Côte d'Or.

C'est ainsi qu'en l'an 1381 la *Vierge*, l'*Espérance* et le *Saint-Nicolas* partirent de Dieppe « le 28 septembre, parce qu'ils avaient déjà remarqué que les pluies qui tombent sur ces costes aux mois de juin, juillet, août, étaient très dangereuses ».

La *Vierge* s'arrêta la première et fit une ample provision d'or, « si bien qu'ils nommèrent cet endroit la *Mine* ».

Le *Saint-Nicolas* traita plus loin, à *Cap-Corse*; enfin l'*Espérance* atteignit *Accara*.

Ces trois points font aujourd'hui partie de la Côte d'Or anglaise; mais, dans les noms défigurés (*Elmina*, *Cape-Coast*, *Akkra*), on retrouve encore les premières désignations de nos marins dieppois.

Les établissements furent florissants pendant de longues années, surtout celui de la *Mine*, mais les guerres qui désolèrent notre pays au commencement du x^v^e siècle en arrêtèrent le développement. Le commerce languissait et les marchands dieppois et rouennais purent à peine équiper deux vaisseaux tous les deux ans pour ces lointains parages.

Bientôt même, toutes relations cessèrent. Lorsque, enfin, la grande crise que traversa notre pays à cette époque

commença à s'apaiser, sous le règne de Henri III, les marchands se souvinrent des côtes de Guinée. Mais il n'était plus temps. Pendant que les Anglais envahissaient la France, les Portugais s'étaient emparés de nos colonies de Guinée. Ils nous reçurent de belle façon.

Perte de nos établissements. Les Portugais.

Nos établissements les plus importants furent brûlés par eux et ils coulèrent bon nombre de nos vaisseaux, excitant d'ailleurs, mais en vain, les indigènes contre nous. Une dernière tentative, faite en 1591, pour reprendre nos possessions, échoua de la même manière. Dès lors ce pays fut complètement abandonné par nous.

Sans doute, plus tard, les navires de la *Compagnie des Indes occidentales*, de Colbert, visitèrent la Guinée, mais ce fut sans y créer d'établissement durable. Cependant, au commencement du XVIII^e siècle, un comptoir français se fonda en un nouveau point, à *Assinie*, et des relations s'établirent alors avec des chefs de la Côte d'Ivoire proprement dite. Des voiliers français y firent la traite, mais il est bien vrai que le monopole de ce commerce appartint aux Portugais de la Côte d'Or.

Les Hollandais à la Côte d'Or.

Lorsque le Portugal eut, à son tour, à défendre ses propres libertés, sous le règne de Philippe II, vers la fin du XVI^e siècle, ce furent les Hollandais qui s'emparèrent des établissements de la Côte d'Or. Ils la conservèrent jusqu'à nos jours, augmentant même leurs domaines de quelques établissements brandebourgeois.

La Côte d'Or anglaise.

Vers le milieu de ce siècle, la Côte d'Or n'était plus occupée que par les Danois et les Hollandais. Depuis quelque temps, les Anglais convoitaient ces points. Il leur fut assez facile de les obtenir ; ils achetèrent aux Danois leurs établissements ; avec les Hollandais, ils firent un échange contre leurs droits sur l'île de *Sumatra*.

Les Portugais, et notamment Santarem, ont souvent revendiqué, d'une manière véhémence, l'honneur d'avoir créé les établissements de la Côte d'Or. La réfutation serait à peine nécessaire, car les témoignages d'écrivains hollandais impartiaux sont là en notre faveur (notamment Samuel Brown et Dapper : *Description des côtes de Guinée*, Amsterdam, 1686), qui parle d'une pierre trouvée au milieu des ruines de l'église française de *la Mine*, sur laquelle étaient sculptées des armoiries françaises, avec la date de l'an 1300.

Mais il est bon de montrer que ce n'est pas seulement sous Louis XV que la France abandonna les lointains pays qu'elle avait été la première à coloniser.

En somme, l'histoire de la Côte d'Or est assez intimement liée à celle de notre nouvelle colonie ; d'ailleurs, existait-il, à proprement parler, des frontières entre les deux pays ? En 1869, une *convention franco-hollandaise* semblait bien avoir été faite, d'après laquelle la limite des deux territoires se trouvait au village d'*Afforénou* sur la côte. Mais, dès l'occupation anglaise, nous eûmes à lutter contre ce qui est la « bonne foi britannique ».

C'est qu'alors l'affaire semblait être de plus d'importance. De nouveaux établissements français venaient de surgir entre les deux anciens comptoirs de la Côte des Graines et de la Côte d'Or.

Formation de la Côte d'Ivoire.

La Côte d'Ivoire proprement dite semble avoir été, presque jusqu'à nos jours, en dehors de tout mouvement commercial, du moins avec les Français, si l'on en excepte le territoire d'Assinie. Seuls quelques trafiquants anglais occupaient, depuis près de deux siècles, quelques points entre le *Cavalé* et *Grand-Bassam*, à *Grand-Lahou*, par exemple.

Création de postes fortifiés. Traités divers.

En 1838, à la suite d'un voyage d'exploration effectué par la *Malouine*, le lieutenant de vaisseau Bouët proposait la construction de postes fortifiés à la Côte d'Ivoire destinés « non plus, comme ceux que la France y avait possédés jadis, à servir d'entrepôts à la traite des noirs, mais au contraire à devenir des centres et des points d'appui pour le commerce licite qui tendait à se substituer à ce trafic criminel (1) ».

Une nouvelle possession française fut même acquise par Bouët, à la suite de traités passés avec les frères Blackwell à *Garroway*, sur la Côte des Graines, de moyenâgeuse mémoire. Ce traité fut ratifié en 1842; à la même époque, nous achetions, dans cette même région, les territoires de *Grand-Bassa* et des *Boutou*.

Fort Joinville. — Bientôt, le poste qui devait prendre le nom de *Fort Joinville* était créé, à l'embouchure du *Comoë*, lors d'une expédition commandée par le lieutenant de vaisseau de Kerhallet.

Les comptoirs de commerce. — A la suite du protectorat établi par Bouët-Villaumez, gouverneur du Sénégal, sur

(1) Frey, *La Côte occidentale d'Afrique*.

de nombreux points (*Assinie, Grand-Bassam, Lahou, Fresco*, etc.), une maison de commerce de Marseille (Régis aîné) venait s'établir à Grand-Bassam et dans les environs. D'autres commerçants (Monk, Swanzy, Verdier) entrèrent aussi en relations avec la côte.

Postes de Dabou et Grand-Bassam. — L'année suivante (1843) les postes de *Dabou* et de *Grand-Bassam*, dont la garde fut confiée à un lieutenant de vaisseau, s'élevèrent à leur tour, à la suite de traités passés par l'amiral Fleuriot de Langle. En particulier, le traité de 1843, avec Amatifou, chef du pays d'Assinie, plaçait toute la région sous le protectorat français; en revanche, nous payions au roi indigène une coutume annuelle de 3.000 francs.

Premières interventions contre les Jack-Jack.

Les turbulentes populations des *Jack-Jack*, au nord de Grand-Bassam, et celles de l'*Akapless* ne devaient pas tarder à forcer notre intervention. La première fois, ce fut en 1849.

Les capitaines de vaisseau Bouët-Villaumez et Baudin effectuèrent un débarquement (250 hommes) destiné à réprimer les violences des indigènes, qui ne se faisaient aucun scrupule de piller les nouvelles factoreries. Il y eut un véritable combat dans lequel 42 officiers et marins furent tués ou blessés. L'engagement, à l'entrée de la forêt tropicale, sur les bords de la lagune, fut assez sérieux et assez original pour inspirer l'imagination d'Horace Vernet dans une de ses toiles.

En 1853, l'amiral Baudin opéra à nouveau contre les *Ebriès* et leur infligea un second échec; on fortifiait en même temps le poste de Dabou.

Cependant les indigènes ne furent pas assez réduits pour empêcher le départ de la maison de commerce Régis qui, en 1858, partit pour échapper aux exactions des Jack-Jack.

Elle avait en outre un autre grief : une demande tendant à l'établissement des droits de douane sur les marchandises reçues directement par ces indigènes, qui voulaient trafiquer sans intermédiaire, n'avait pas eu de résultat.

Pertes et acquisitions nouvelles.

D'ailleurs, les territoires achetés jadis aux chefs des villages de Grand-Bassa et des Boutou avaient été rétrocédés à la République du Libéria.

Quant à nos droits sur Ajacouty, nous ne semblions pas vouloir en profiter. Lorsque, en 1832, on eut l'intention de reprendre ce point, il nous fallut faire un nouveau traité.

On voit donc quels étaient les points occupés par la France dans ces parages, lorsque, le 4 février 1868, elle acquit encore sur la Côte d'Ivoire tout le pays dit de *Krou*, les territoires de *Berebi Fresco* et *San Pedro*.

Abandon momentané de nos établissements en 1870-1871.

Survint la guerre de 1870-71. On retira alors les troupes des postes de la Côte d'Ivoire. Si l'on en croit certains ouvrages (et entre autres Rambaud : *La France coloniale*) on semblait attendre un prétexte à l'évacuation, depuis quelques années déjà : « Grand-Bassam eut alors une réputation déplorable. Tout projet de développer la colonie fut systématiquement repoussé. Les troupes, au milieu de ces populations paisibles, se livrèrent à la débauche et la mortalité fut énorme. »

Il n'était peut-être pas nécessaire d'invoquer de telles raisons pour expliquer la mortalité de soldats français (300 hommes environ) condamnés à vivre pendant de longs mois, de longues années même, au bord d'une lagune empestée.

Quoi qu'il en soit, il faut bien avouer que, devant les mal-

heurs de la mère patrie, on abandonnait avec un parfait désintéressement nos établissements de la Côte d'Ivoire.

Plusieurs voix, entre autres celle de l'amiral Fleuriot de Langle, s'élevèrent cependant pour regretter l'évacuation de ce pays fertile et plein de promesses, de sorte que l'oubli ne se fit pas complètement et, après la guerre fatale, la colonie fut visitée deux fois l'an par le contre-amiral commandant la division de l'Atlantique Sud, dans son voyage du Sénégal au Gabon.

Néanmoins, cette concession faite aux convenances n'aurait sans doute pas été suffisante pour préserver nos droits des agissements des Anglais, si l'un de nos commerçants, qui était en même temps un représentant du gouvernement français, ne s'était trouvé là-bas constamment pour tenir nos voisins en échec.

M. Verdier (de La Rochelle), nommé résident et gardien de notre pavillon dans ces parages, eut à lutter désormais contre les Anglais.

Ceux-ci cherchèrent d'abord à empiéter sur notre territoire, dans une première question de délimitation des frontières de la côte, établies pourtant d'une façon assez précise par la convention franco-hollandaise de 1869. La guerre qu'ils allaient entreprendre contre leurs nouveaux sujets, les Achantis, devait être aussi un prétexte à de nombreuses embûches.

Agissements des Anglais. La guerre de l'Achanti (1873).

Les indigènes de la Côte d'Or n'avaient pas vu sans mécontentement, à la suite de la cession faite par les Hollandais, une nouvelle nation prendre possession de leur pays.

Beaucoup d'entre eux (par exemple quelques Apolloniens) vinrent se réfugier sur notre territoire pour échapper aux Anglais. Cela devait être un prétexte pour nos

voisins, qui prétendirent annexer le pays où s'étaient arrêtés les Apolloniens.

La guerre de l'Achanti (1873), dirigée par lord Wolseley, fut très meurtrière des deux parts. La capitale *Coumassie* fut incendiée. En outre, les Anglais ne perdaient pas par ailleurs le sentiment de leurs intérêts.

Blocus de nos établissements d'Assinie par les Anglais. — Dès le commencement de la guerre, le blocus d'Assinie avait été déclaré, sous prétexte que les commerçants français fournissaient des armes et des munitions aux « ennemis d'une nation amie ». Outre que leurs nationaux mêmes ne se faisaient pas faute, à quelques milles plus loin, vers l'Ouest, d'effectuer librement ce genre de commerce (1), il convient de remarquer que l'Angleterre agit en cette circonstance comme si le territoire d'Assinie était le sien.

Cependant notre énergique résident leur disputa alors le terrain pied à pied.

Offres d'échange de la Côte d'Ivoire. — Lorsque la guerre fut terminée et quand le blocus inique fut levé, les Anglais songèrent à employer un autre moyen pour entrer en possession de notre petite colonie. Peut-être, pensèrent-ils, qu'en échangeant leurs territoires de la Gambie, ils obtiendraient satisfaction. Des propositions furent faites dans ce sens au gouvernement français.

Au dernier moment, les Anglais réclamèrent en outre la cession des droits sur le Dahomey.

Heureusement élevèrent-ils cette nouvelle prétention, car, désormais, on répondit aux propositions d'échanges par plusieurs refus (1881 et années suivantes).

(1) De nos jours encore, et en particulier lors de la colonne Monteil à la Côte d'Ivoire, les trafiquants anglais établis dans notre colonie ont constamment vendu des armes et des munitions aux indigènes insurgés.

Commission de délimitation anglo-française (1883).

En 1883, une commission anglo-française composée de quatre membres se réunit à l'effet de convenir d'une délimitation de territoires.

Des frontières bien établies s'imposaient, en effet, après les agissements des Anglais dans leur guerre avec l'Achanti, et surtout depuis qu'ils venaient d'établir les droits de douane dans leur colonie.

Les travaux de la commission n'aboutirent pas : les commissaires anglais prétendaient en effet s'arroger le village d'*Afforenou* (Newtown) et une grande partie du royaume d'*Amatifou*, toujours sous prétexte que des Apolloniens sujets anglais s'étaient réfugiés dans ce royaume.

Ils émirent, entre autres, des prétentions sur le village de *Nougoua* qui, pourtant, avait toujours été dans les dépendances d'*Amatifou*, notre allié.

Les Anglais voulaient encore annexer le pays de *Brissam*, au nord du royaume d'*Amatifou*. Or, ces contrées étaient à peine connues et, en tout cas, n'avaient été visitées que par des commerçants français.

Le débat avait de l'importance et M. Brétignière, docteur en droit, l'un des commissaires, ne voulut livrer à aucun prix la route commerciale du Tanoë.

Progrès vers l'ouest. — Plus loin, vers l'ouest, cependant, des traités étaient passés avec les chefs indigènes, notamment à Lahou (1884). Sans doute, nos possessions s'étendaient, du moins sur le papier, jusqu'à Fresco, mais il était nécessaire qu'elles se fassent, comme celles de la côte ouest du reste, moins contestables, qu'elles s'affirment de plus en plus devant les voisins plutôt désagréables qu'étaient les Anglais.

Difficultés avec les Anglais, avec les indigènes.

En 1886, notre fidèle allié, celui qui avait vu la création de la colonie et nos luttes, Amatifou, roi de Krinjabo, mourut. Il eut pour successeur Akassimadou. Naturellement, les Anglais s'empressèrent d'intriguer auprès de ce nouveau chef et firent tant et si bien qu'ils réussirent à nous fermer la route de *Krinjabo* à *Coumassie*. Dès lors, les caravanes allèrent s'approvisionner à la Côte d'Or anglaise.

D'ailleurs, nous eûmes encore à sévir l'année suivante contre les populations des Ebriès. Un vaisseau français, le *Goëland*, dut entrer en lagune pour aller châtier les rebelles.

Pendant ce temps, notre résident signalait au gouvernement français l'acharnement que les Anglais mettaient à nous arracher les pays situés au nord de la lagune d'Assinie.

Akassimadou était impuissant, bien qu'animé des meilleures intentions envers la France.

Nouveaux traités; progrès dans l'intérieur.

La Côte d'Ivoire dépendait à cette époque du Sénégal. Le gouvernement s'émut et c'est alors que M. Treich-Laplène, résident par délégation à Assinie, partit en mission pour contre-balancer, auprès des chefs du *Bondoukou*, l'influence anglaise.

L'expédition réussit pleinement et de nombreux territoires dans le *Béttié*, l'*Indénié* et le *Bondoukou* furent placés sous notre protectorat d'une manière incontestable.

Treich-Laplène repartait bientôt pour aller à la rencontre du capitaine Binger. Ils se rejoignirent à Kong où un traité fut passé avec le roi de ce pays. Au retour, ils firent

accepter de même des traités par les chefs du *Djimini* et de l'*Anno*.

Le voyage mémorable de Binger, tout en servant à consolider et à créer l'influence française dans ces régions, attira en France l'attention publique sur notre colonie jusqu'alors méconnue et qui, désormais, allait prendre un grand essor.

Conventions provisoires franco-anglaises.

Il importait plus que jamais de résoudre la question de délimitation de frontières avec la Côte d'Or anglaise, toujours en suspens. Un compromis provisoire entre le résident anglais à *Axim* et Treich-Laplène avait été signé en 1888, convenant de la neutralité de certains territoires qui occasionnaient le différend.

Commission franco-anglaise de 1889. — L'année suivante (1889), une commission franco-anglaise, réunie à Paris, délimitait la frontière depuis la côte jusqu'au village de *Nougoua*, à quelques milles au nord, sur le Tanoë. La frontière part à 1,000 mètres de Newtown (*Afforénou*), suit les lagunes *Tendo* et *Agby* et le Tanoë (rive droite) jusqu'à Nougoua. « A partir de Nougoua, le tracé de la frontière sera établi en tenant compte des traités respectifs conclus par les deux gouvernements avec les indigènes. » Le tracé devait ainsi se prolonger jusqu'au 9^e degré latitude nord.

En 1889, Treich-Laplène succédait à M. Verdier comme résident; malheureusement, il n'eut pas à remplir longtemps ses fonctions, car la mort le surprit bientôt, après une campagne qu'il eut à mener contre les Jack-Jack toujours aussi turbulents.

Etablissement des droits de douane (1890). — L'année 1890 vit l'établissement des droits de douane à la Côte d'Ivoire, et, en 1891, une commission mixte franco-anglaise était

désignée pour reprendre l'éternelle question de délimitation, cette fois au nord de Nougoua (protocole du 26 juin 1891).

Commission mixte franco-anglaise (1891). — La commission allait opérer sur place, contrairement à celle de 1889. Il était entendu, cependant, que la convention de Paris restait en vigueur : il s'agissait de continuer les travaux arrêtés à Nougoua.

La commission comprenait :

M. BINGER, commissaire ;

Le docteur CROZAT ;

Le lieutenant BRAULOT, de l'infanterie de marine ;

M. Marcel MONNIER,

et les officiers de l'armée anglaise LANG et DE BOSREDON (1).

Les travaux allaient-ils aboutir cette fois ? Alors qu'ils devaient commencer à partir de Nougoua (la frontière sud étant délimitée) et porter uniquement sur les frontières de l'*Indénié* et du *Sanwi*, les commissaires anglais nous contestèrent tout d'abord la possession même du village de Nougoua. Dans ces conditions, on ne pouvait évidemment pas tomber d'accord.

En attendant, le détachement de Sénégalais prenait garnison à Nougoua et les Anglais déclaraient vouloir en référer à Sa Majesté britannique. Cependant, les commissaires français continuèrent leur route vers le nord et cette mission fut prétexte, comme nous le verrons plus loin, à de belles explorations. MM. les Anglais suivirent pendant quelque temps (à quel titre désormais ?). Un beau jour, on ne les vit plus ; ils s'étaient résignés enfin à filer... « à l'anglaise », comme dit M. Marcel Monnier, un des membres de l'expédition.

(1) Un détachement de tirailleurs sénégalais (lieutenant Gay) suivait la commission.

Convention du 12 juillet 1893.

Ce ne fut qu'en 1893, le 12 juillet, que la question fut reprise d'une façon à peu près définitive entre MM. PHIPPS et CROWES, ambassadeurs d'Angleterre et, d'autre part :

MM. G. HANOTAUX, directeur des consulats au ministère des affaires étrangères ;

HAUSSMANN, chef de division à l'administration des colonies.

La convention nous donnait enfin pleine satisfaction.

Le village de Nougoua nous était laissé. La frontière suit le Tanoë sur une longueur d'environ cinq milles, gagne la rivière *Boy* qui forme limite jusqu'au village d'*Edoubi*, prend une direction nord-nord-est laissant le Bondoukou et la ville du même nom à la France ; elle atteint ensuite la Volta vers 8° 5' latitude nord et suit dès lors cette rivière.

En somme, nous avons 200 kilomètres de frontières précises et tout l'Indénié reste à la France.

**Extension de la colonie après le voyage de Binger
et des explorateurs.**

Des explorations multiples consolidaient à cette époque notre prise de possession des nouveaux territoires. Une colonne, composée de tirailleurs sénégalais et destinée à venger l'assassinat de deux explorateurs et à inspirer aux indigènes un respect salulaire du pavillon français, opérait même en 1890 dans la région de *Tiessalé*.

**Autonomie de la Côte d'Ivoire. M. Binger nommé
gouverneur.**

La colonie prenait une extension considérable et rapide. Successivement, un décret du 17 décembre 1891, modifiant celui du 1^{er} août 1889, avait constitué un *gouvernement de la*

Guinée française et dépendances (parmi lesquelles la Côte d'Ivoire) dont le chef était à *Konakry*.

Bientôt, la Côte d'Ivoire devait avoir, elle aussi, son autonomie pleine et entière. Un gouvernement spécial étant institué en 1893, M. Binger était tout désigné pour ce poste; il en prit possession le 20 mars.

La *Côte d'Ivoire*, qui successivement avait été rattachée au Gabon, puis au Sénégal, puis à la Guinée française, était dès lors définitivement constituée. Elle formait un tout homogène.

Enfin un décret inséré à l'*Officiel* (27 septembre 1896) a détaché la colonie de la Côte d'Ivoire du gouvernement général de l'Afrique occidentale. On en reviendrait ainsi, néanmoins, au décret du 16 juin 1893 qui avait créé la même organisation. L'exposé des motifs dit : « L'expérience a démontré qu'il est possible de placer le gouverneur de la Côte d'Ivoire dans la même situation que son collègue du Dahoméy. Le gouverneur de la Côte d'Ivoire devra seulement envoyer au gouverneur général (aujourd'hui M. Chaudé) un duplicata de tous ses rapports politiques et militaires.

Cette politique d'autonomie continue à être suivie. Après avoir obtenu d'élire deux délégués au conseil des colonies, la Côte d'Ivoire voit encore son rôle devenir plus indépendant au sujet de la justice. Par une mesure récente (20 décembre 1896) cette colonie connaîtra des jugements à Grand-Bassam qui, d'abord, étaient dans les attributions de la cour d'appel à Konakry.

Tout en poursuivant la conquête de son indépendance politique, la nouvelle colonie ne négligeait pas de grandir et de prendre de l'extension en de nouveaux territoires.

L'annexion de la côte ouest assura bientôt ce qu'on pourrait appeler « l'homogénéité territoriale ».

En effet, un arrangement conclu le 6 décembre 1892 entre la France et la République de Libéria avait réglé

définitivement notre frontière ouest. Par un échange de nos anciennes possessions de la Côte des Graines, fondées jadis par les marins dieppois, nous obtenions, d'une manière définitive cette fois, toute la côte ouest.

Formation définitive de la colonie. Arrangement franco-libérien.

Les territoires des établissements primitifs (Côte d'Or et Côte des Graines) venaient de se rejoindre. De cette jonction naissait une nouvelle et belle colonie.

L'arrangement avec le Libéria donne, en outre, le tracé de la frontière dans l'intérieur :

ARTICLE PREMIER.

Sur la Côte d'Ivoire, et dans l'intérieur, la ligne frontière entre les possessions françaises et la République de Libéria sera constituée comme suit :

1° Par le thalweg de la rivière *Cavally* jusqu'à un point situé à environ vingt milles au sud du confluent de la rivière *Fodédougou-Ba* à l'intersection du 6° 30' latitude nord et du 9° 12' longitude ouest ;

2° Par le parallèle passant par ledit point d'intersection jusqu'à la rencontre du 10° longitude ouest de Paris, étant entendu, en tous cas, que le bassin du *Grand Seisters* appartient au Libéria et que le bassin du *Fodédougou-Ba* appartient à la France ;

3° Par le méridien 10° jusqu'à sa rencontre avec le 7° latitude nord. A partir de ce point la frontière se dirigera en ligne droite vers le point d'intersection du degré 11 avec le parallèle qui passe par *Tembi-Counda*, étant entendu que la ville de *Barmaquilla* et la ville de *Mahomadou* appartiendront à la République de Libéria, les points de *Nahala* et de *Mousardou* restant par contre à la France ;

4° La frontière se dirigera ensuite vers l'ouest, en suivant ce même parallèle jusqu'à sa rencontre au 13° longitude ouest de Paris avec la frontière anglaise de Sierra-Leone. Ce tracé devra, en tous cas, assurer à la France le bassin entier du Niger et de ses affluents.

ART. 2.

La navigation sur la rivière *Cavally*, jusqu'au confluent du *Fodédougou-Ba*, sera libre et ouverte au trafic et aux habitants des deux pays.

La France aura le droit de faire, à ses frais, dans le cours ou sur l'une ou l'autre rive du *Cavally*, les travaux qui pourraient être néces-

saires pour le rendre navigable, restant toutefois entendu que, de ce fait, aucune atteinte ne sera portée aux droits de souveraineté qui, sur la rive droite, appartiennent à la République de Libéria. Dans le cas où les travaux exécutés donneraient lieu à l'établissement de taxes, celles-ci seraient déterminées par une nouvelle entente entre les deux gouvernements.

ART. 3.

La France renonce aux droits résultant pour elle des anciens traités conclus sur différents points de la Côte des Graines et reconnaît la souveraineté de la République de Libéria sur le territoire à l'ouest de la rivière Cavally.

La République de Libéria abandonne, de son côté, toutes les prétentions qu'elle pourrait faire valoir sur les territoires de la Côte d'Ivoire situés à l'est de la rivière Cavally.

ART. 4.

La République de Libéria facilitera, comme par le passé, dans la mesure de ses moyens, le libre engagement des travailleurs sur la Côte de Libéria par le gouvernement français ou par ses ressortissants.

Les mêmes facilités seront accordées réciproquement à la République de Libéria et à ses ressortissants sur la partie française de la Côte d'Ivoire.

ART. 5.

En reconnaissant à la République de Libéria les limites qui viennent d'être déterminées, le Gouvernement de la République française déclare qu'il n'entend s'engager que vis-à-vis de la République libérienne libre et indépendante et fait toutes ses réserves, soit pour le cas où cette indépendance se trouverait atteinte, soit dans le cas où la République de Libéria ferait abandon d'une partie quelconque des territoires qui lui sont reconnus par la présente convention.

ANNEXE A L'ARRANGEMENT

ARTICLE PREMIER.

Au cas où des princes ou chefs indigènes dont les Etats sont placés dans les territoires appartenant à la France viendraient à se réfugier sur le territoire reconnu à la République de Libéria par l'arrangement du 8 décembre 1892, toutes les facilités compatibles avec la dignité d'un Etat libre indépendant seront accordées à la France pour la poursuite et la capture des fugitifs.

ART. 2.

La République de Libéria ayant fait certains frais d'établissement sur la partie de la côte qui se trouve à l'est du Cavally, la France s'engage à payer au gouvernement de la République libérienne une somme de 25.000 francs, à titre d'indemnité.

Fait à Paris, le 8 décembre 1892.

Signé : G. HANOTAUX,
J. HAUSMANN.
Baron DE STEIN.

Cette convention fut ratifiée par le Parlement le 12 juillet 1894.

L'idée de la jonction de notre nouvelle colonie avec nos possessions du Soudan, préconisée déjà par Binger, s'imposait dès lors plus que jamais. Cette idée provoqua en partie la campagne du lieutenant-colonel Monteil contre Samory.

La colonne Monteil.

C'est en vue de conserver la route du Soudan à l'influence française et de protéger Kong contre l'almamy que le capitaine Marchand, explorant ces régions, signalait au gouvernement le danger nouveau.

Aussitôt des ordres étaient donnés pour la concentration à Grand-Bassam et Lahou des troupes destinées à l'Ouhanghi. Le colonel Monteil revint pour faire face brusquement à une nouvelle entreprise.

La colonne qui allait s'enfoncer dans un pays à peu près inconnu, sans avoir eu le temps d'achever même les plus urgents préparatifs, était ainsi composée :

Lieutenant-colonel MONTEIL, commandant;
Commandant PINEAU, chef d'état-major;

Capitaines	$\left\{ \begin{array}{l} \text{MARCHAND,} \\ \text{FROTTIER,} \\ \text{PLÉ,} \\ \text{GERMAIN,} \end{array} \right.$	$\left. \vphantom{\begin{array}{l} \text{MARCHAND,} \\ \text{FROTTIER,} \\ \text{PLÉ,} \\ \text{GERMAIN,} \end{array}} \right\} \begin{array}{l} \text{attachés à l'état-ma-} \\ \text{ } \text{jor.} \end{array}$
Lieutenants	$\left\{ \begin{array}{l} \text{BARATIER,} \\ \text{HUTIN,} \\ \text{LARGEAU,} \\ \text{BRAULOT,} \end{array} \right.$	

Docteur THOMAS, chef du service de santé ;

Docteur LERAY, adjoint ;

Sous-commissaire LE BIDEAU, chef des services administratifs.

Les troupes comprenaient :

Cinq compagnies de tirailleurs sénégalais (9^e, 10^e, 13^e, 14^e, 15^e) ;

Deux compagnies de tirailleurs haoussas (1^{re} et 2^e) ;

Une batterie d'artillerie ;

Un peloton de spahis ;

Un détachement du train (conducteur sénégalais).

Composition de la colonne.

Ces troupes venaient aussi bien du Dahomey que du Sénégal.

C'est ainsi qu'en octobre 1894 la 4^e compagnie de Haoussas reçut l'ordre de partir pour Grand-Bassam ; 144 hommes s'étaient embarqués le 23 octobre sur le *Taygène* avec une section d'artillerie.

Le 24 novembre, la 2^e compagnie (100 hommes) quittait aussi le Dahomey à destination de la Côte d'Ivoire.

Les troupes étaient placées sous le commandement du chef de bataillon CAUDRELIER.

Capitaine-major : Capitaine DUMOULIN.

Officier payeur : Lieutenant TESTARD.

Médecin-major du bataillon : D^r REJOU.

Artillerie.	{	Capitaines.....	{	Gougé.
			{	Guignon.
	{	Lieutenants....	{	Begon.
			{	Bourrat.
Spahis....	{	Capitaine Dumas.		
		Lieutenant Gervais.		
Conducteurs sénégalais.....	{			Capitaine Dubois.
				Lieutenant Trémollières.

A la hâte les préparatifs étaient faits, lorsqu'une autre opération toute différente s'imposa encore.

Affaires de l'Akapless.

Les turbulentes populations situées sur les bords de la lagune de Grand-Bassam, celles même contre lesquelles nous avons eu si souvent à sévir depuis notre première occupation (1843), se mutinaient encore.

Le commandant PINEAU fut désigné pour la conduite de l'opération, pour laquelle on disposait d'environ deux compagnies, y compris 50 hommes de la milice locale.

Il s'agissait de s'emparer de Bonoua, la capitale de l'Akapless, le pays mutiné, et qui se trouvait en pleine forêt.

Les troupes se heurtèrent à un premier obstacle en débarquant à Impérié sur les bords de la lagune.

Les palissades et les palanques dressées par les indigènes n'arrêtèrent guère cependant nos tirailleurs, qui se portèrent en masse sur Bonoua.

L'attaque, si énergique qu'elle fût, dut cependant céder devant la fusillade extrêmement nourrie qui partait du village. Beaucoup de fusils ennemis étaient chargés de mitraille qui nous faisait de nombreux blessés. Le lieutenant Hutin reçut une balle en pleine poitrine.

Après avoir longuement résisté, malgré les pertes et le feu des assiégés, pour donner le temps de relever les morts

et les blessés, le commandant Pineau donna l'ordre de se replier sur Impérié.

Le 15 novembre, de nouveaux renforts arrivaient sous les ordres du lieutenant-colonel Monteil. Le 16, l'attaque sur Bonoua était reprise en deux colonnes.

Colonne de gauche, lieutenant-colonel MONTEIL :

13^e compagnie (3 sections) ;

Une section de miliciens : Lieutenant LARGEAU ;

Une section de tirailleurs haoussas : Sous-lieutenant PHÉLIS.

Un détachement du génie : Capitaine DEWREZ ;

Une section d'artillerie : Capitaine MARCHAND.

Colonne de droite, commandant PINEAU :

10^e compagnie de tirailleurs sénégalais : Capitaine LALLEMENT ;

14^e compagnie (1 peloton) : Capitaine BOUSSAC.

Le reste des troupes composant la 14^e compagnie était resté en réserve assurant la garde du convoi et celle du camp. Avec moins d'efforts cette fois, mais non sans un égal courage, l'attaque réussit pleinement. Ces deux combats avaient mis en valeur la vaillance particulière de nos troupes indigènes, celle aussi de ceux qui les conduisaient.

A la suite de cette affaire, le colonel Monteil adressait au gouverneur du Dahomey un télégramme ainsi conçu : « Deux brillants combats nous ont rendu maîtres, le 9 et le 16, forteresse Bonoua ; suis très satisfait conduite des Haoussas. »

A la fin de novembre 1894, les sept compagnies étaient ainsi réparties dans les villages occupés déjà par des administrateurs :

Toumodi (vallée du Bandama)...	1	compagnie.
Tiassalé.....	1	—
Grand-Lahou.....	2	—
Dabou.....	1	—
Grand-Bassam.....	2	—

Le 12 décembre, toute la colonne était concentrée à Tiessalé pour s'enfoncer dans l'intérieur.

Un nouvel obstacle allait encore détourner la colonne de son but principal : ce fut l'insurrection du Baoulé.

Insurrection du Baoulé.

Le Baoulé est cette même région si rebelle à la pénétration où plusieurs de nos compatriotes avaient été assassinés. Ainsi, non seulement il était impossible de recruter des porteurs indispensables dans ce pays, mais encore on se heurtait à l'hostilité des indigènes. Des convois étaient attaqués près de *Ouossou* et à *Ahnakré* (lieutenant Hayes).

L'intelligence des chefs, le dévouement des tirailleurs, eurent également raison des nouveaux obstacles.

A citer les traits de courage des tirailleurs : Amady, par exemple, qui, alors que les communications étaient rompues entre Toumodi et Ouessou, se présenta pour porter la nuit un courrier entre ces deux postes et parvint à remplir sa difficile mission après une marche non interrompue de 84 kilomètres.

Néanmoins, cette insurrection avait retardé notre marche en avant, outre qu'elle nous avait encore coûté treize morts et de nombreux blessés. Il devenait d'ailleurs nécessaire de consacrer une partie plus considérable des troupes à protéger en arrière la colonne volante qui s'enfonçait dans l'intérieur.

Grand-Lahou tête d'étapes et camp. — Le point de Grand-Lahou sur la côte avait été choisi en quelque sorte comme tête d'étapes de guerre. C'était le trait d'union qu'il s'agissait de maintenir entre la colonne et le monde civilisé. C'est là qu'étaient concentrés les approvisionnements, là qu'on devait débarquer les vivres et munitions de réapprovisionnement, comme auparavant on y avait débarqué

les chevaux et les mulets destinés aux transports de l'expédition (1).

Le capitaine Braulot restait chargé d'assurer le service à Grand-Lahou.

La colonne volante. — La colonne se reliait à Grand-Lahou par les postes de *Tiessalé*, *Singorobo*, *Ouossou*, *Toumodi*, placés sous la garde de quelques compagnies.

La composition de cette colonne était la suivante :

Commandant : Lieutenant-colonel MONTEIL.

Etat-major...	{	Chef : Commandant PINEAU.
		Capitaine MARCHAND.
		Lieutenants... { BARATIER. LARGEAU.

Les troupes comprenaient :

Trois compagnies de tirailleurs sénégalais (10^e, 14^e et 15^e);

Une section d'artillerie;

Un petit détachement de spahis (16);

Un convoi et une ambulance (D^r RÉJOU).

Le commandant de la colonne avait envoyé, suivant les instructions qu'il avait reçues, un interprète à Samory, chargé de faire à l'almamy des propositions de paix, moyennant l'évacuation des territoires du Diammala et du Djimini, placés sous notre protectorat. L'interprète ne revenant pas, la marche en avant n'en fut cependant plus retardée.

La colonne atteignait *Kodiokofi-Krou* le 19 février, où un nouveau poste était créé avant de pénétrer plus loin dans l'intérieur. Le capitaine Marchand, qui, connaissant déjà le pays, avait été envoyé en reconnaissance vers *Satama*, était de retour quelques jours après, rendant compte que les négociations de l'interprète avec Samory n'avaient pu aboutir. Le convoi avait même été pillé par les sofas.

(1) Pas un seul de ces animaux, au nombre d'environ 300, ne survécut aux fatigues de la colonne.

La colonne, qui s'était adjointe la 9^e compagnie de tirailleurs sénégalais (capitaine Desperles), part de Kodiokofi le 21 et arrive à Satama le 28. L'ennemi était signalé dans la direction de *Wandarama* et *Dakhara* (le camp).

Deux reconnaissances sont envoyées : la première (9^e compagnie, capitaine Marchand) sur *Lafiboro*, la seconde (15^e compagnie) sur *Satama-Soukoura*.

La première reconnaissance prend contact avec les avant-postes ennemis à Lafiboro, où elle eut à subir plusieurs attaques.

La colonne restée maîtresse du village se concentrait en ce point pour prendre la route de *Sokola-Dioulassou*. La marche eut lieu de nuit ; après différents combats (*Kassangoua*, *Dieliso*, *Kadiaouli*, l'ennemi était refoulé vers le nord et la colonne entra à *Sokola-Dioulassou*, qu'on trouvait évacué, mais où les approvisionnements et les munitions laissés par les sofas dénotaient la précipitation de la fuite.

Une reconnaissance était dirigée le 10 mars vers le nord-ouest par le colonel Monteil. Elle eut un engagement le même jour (10 mars) à *Naolo* avec les sofas.

A ce moment, des pourparlers commencèrent avec l'almamy ; on profita heureusement d'un armistice qui devait durer quarante-huit heures pour laisser prendre quelque repos à nos troupes exténuées, fort décimées déjà.

Cependant les pourparlers n'aboutirent pas et les hostilités reprenaient le 14 par le combat de *Sokola* qui fut un des plus meurtriers. Ce ne fut pas sans déployer toute leur bravoure et toute leur énergie que les troupes françaises restèrent maîtresses du champ de bataille. Pendant l'action, le colonel Monteil avait été blessé à la jambe par la balle d'un sofa.

Néanmoins le combat avait duré assez longtemps pour permettre à Samory, qui occupait *Dabakala*, de fuir en emportant tous ses biens ; en arrivant dans ce village le len-

demain, on ne trouvait qu'une courte résistance, mais il était trop tard.

Le commandant de la colonne ordonna alors de se replier sur Satama.

Dans cette manœuvre, la colonne fut harcelée par les sofas qui tentèrent vainement de nous arrêter au passage du *Bé*. C'est dans un de ces engagements que le lieutenant Baratier tua de sa propre main le meurtrier du capitaine Ménard, Sékou-Ba.

Après un nouveau combat à *Gouameladouwou*, la colonne parvenait enfin à Satama le 17.

Le courrier de France était arrivé depuis plusieurs jours ; un pli venant du ministère contenait l'ordre pour le colonel Monteil de revenir immédiatement à la côte. Deux compagnies de tirailleurs (commandant Caudrelier) devaient continuer seules, s'il y avait lieu, les hostilités.

C'était la fin de la *colonne de Kong*.

Marche vers la côte. — La marche vers la côte reprenait donc, suivant les ordres supérieurs, le 24 au matin.

A grand'peine la colonne se procurait maintenant en enlevant les villages (Satama, Soukoura) des approvisionnements qui ne lui parvenaient plus. Il s'agissait maintenant de se frayer un passage à travers les pays des indigènes N'Gouans révoltés.

Partout à *Alangoua*, *Simbo*, etc., il fallait tenir tête à l'ennemi presque invisible qui, caché dans la forêt, harcelait continuellement les troupes. L'interprète était tué. En même temps les fatigues, la fièvre et les privations terrassaient beaucoup d'officiers.

La traversée de la forêt tropicale s'acheva enfin. La colonne arrivait à Grand-Lahou, après avoir surmonté de nombreux obstacles.

Jamais troupes composant une expédition n'avaient mieux rempli leur devoir.

Sans chercher les autres résultats et conséquences de la

colonne de Kong, nous n'avons qu'à constater qu'elle avait servi, en tous cas, à consolider notre influence dans ces régions. Une connaissance plus grande des territoires soumis à la France était acquise. L'occupation permanente était assurée par la création de nouveaux postes à *Tiessalé*, *Singorobo*, *Ouossou*, *Toumodi* et *Kodiokofi*, occupés par des troupes sénégalaises.

L'ancien poste de *Dabou*, resté longtemps abandonné, était à nouveau gardé par un détachement d'artillerie de marine.

M. le chef de bataillon Pineau, qui s'était trouvé partout aux nombreuses opérations de la colonne Monteil, restait commandant des troupes à la Côte-d'Ivoire après la dislocation de la colonne. Sous sa direction, un poste fut en outre créé à la frontière ouest de la colonie à *Hidié* sur le Cavally, dans une région où, pour la première fois, se montraient nos armes.

Retrait des troupes. — L'état pacifique du pays semblant devoir se perpétuer, le retrait des troupes s'effectua peu à peu. C'est ainsi que l'année 1896 vit leur remplacement par la milice indigène.

L'œuvre de colonisation devra être désormais continuée par les administrateurs.

Les administrateurs de la colonie (divisée en *cercles*) sous les ordres du gouverneur à Grand-Bassam, résident en majeure partie sur la côte, où ils sont échelonnés sur les principaux points (*Lahou*, *Sassandrah*, *San Pedro*, *Berebi*, *Tabou*) Les autres postes sont placés dans la région est, la même, où la dernière colonne a opéré.

Est-ce à dire que l'usage de nos armes ne s'imposera plus dans ces régions, et qu'il faille désormais se fier à une douce quiétude pour la garde d'une colonie naissante ?

Bien au contraire, et en admettant que l'ère des conquêtes soit terminée là-bas, il nous faudra quand même lutter encore, lutter pour conserver nos anciens territoires.

En somme, cette colonie de la Côte d'Ivoire, dont on pourrait dire qu'elle est en même temps la plus ancienne (par ses origines) et la plus récente, est loin d'avoir terminé son histoire.

Les dangers politiques à la Côte d'Ivoire.

Voyons donc d'où peuvent venir pour elle les complications et les dangers immédiats.

1^o *A l'est : Les Anglais.* — A ses côtés, à l'est, l'Achanti s'agite et les Anglais dans leur expédition récente à la Côte d'Or n'ont pas caché leurs convoitises. On pourrait même dire que cette expédition n'est qu'un moyen secondaire d'arriver à leurs fins : s'assurer la possession de l'hinterland oriental de notre colonie de la Côte d'Ivoire et détourner les routes commerciales vers la Côte d'Or.

Le prétexte à l'expédition, mûrie déjà depuis longtemps, fut vite trouvé. Les Anglais prétendirent que la clause du traité de 1874 concernant les sacrifices humains n'était pas observée : un résident était imposé au roi de l'Achanti.

Sir Francis Scott avait le commandement de cette expédition qui avait été préparée avec un grand soin, et pourrait servir de modèle même à ce sujet à toute entreprise coloniale analogue. Peu d'Européens parmi les troupes composées d'indigènes. Après avoir établi sans précipitation des camps bien approvisionnés pour le ravitaillement, la colonne marchait sur *Coumassie*, capitale de l'Achanti. Elle y entra sans coup férir le 17 janvier 1896, faisait le roi prisonnier (1), annexait de nouveaux territoires.

Grâce à une hygiène sévère, on ne comptait que trois morts et cinquante-quatre malades dans les troupes anglaises à la fin de cette expédition.

A l'heure actuelle, les Anglais réclament le *Mossi*, le

(1) Le roi de l'Achanti et sa suite viennent d'être récemment exilés par les Anglais.

Manpoursi. Des traités ont été rapportés de ces régions par de nombreux explorateurs français (Binger, Braulot, Baud), tous officiers chargés de cette unique mission. Cependant, à ces traités les Anglais osent opposer les arrangements commerciaux qu'un de leurs agents nègres, nommé Ferguson, a pu conclure avec quelques rares indigènes.

Il semblerait encore que, de ce côté, Samory aussi travaille pour eux. En 1895, le roi de Bondoukou était, en effet, chassé de sa capitale par les sofas. Ardjoumani venait nous demander asile et protection en même temps contre les Anglais.

Les territoires attenants à la Côte d'Or anglaise doivent être, malgré les frontières établies, constamment défendus contre les convoitises de nos voisins.

2° *A l'ouest : Guerre cavally-libérienne*. — Du côté de l'ouest, une légère agitation, bien moins considérable toutefois, mérite cependant notre attention.

Les populations de la rive gauche du Cavally, semblant s'inspirer du mot de Pascal : « Plaisante justice qu'une rivière ou qu'une montagne borne ! » revendiquent leurs territoires de la rive droite, placés par l'arrangement de 1892 dans les pays du Libéria.

Les indigènes habitant les villages de ces territoires (entre autres *Half-Cavally*) sont même des sujets rebelles, contre lesquels la République libérienne a été tout récemment obligée de sévir (1895-96).

Dans cette lutte, où l'unique aviso qui compose la marine du Libéria a bombardé ces villages qu'on a essayé aussi de prendre par la famine, il est difficile de dire qui a eu le dessus. Les troubles ont pris fin maintenant, non sans avoir coûté la vie au Président de la République, Cheeseman, mort empoisonné par les rebelles.

Néanmoins, toute cette région est plutôt sympathique à la France et, d'ailleurs, on doit espérer qu'un *statu quo* indulgent se maintiendra et effacera pour les indigènes, si

lents à adopter nos réformes, tout ce que l'arrangement de 1892 avait de brusque et d'absolu.

Malheureusement, là aussi, il faut se mettre en garde contre l'influence anglaise.

Les Anglais dans le Libéria. — Une compagnie commerciale anglaise (Liberia government concessions and expeditions company) s'est engagée envers les chambres libériennes à sortir la République de ses embarras financiers, moyennant la concession de l'exploitation du caoutchouc et des bois dans les forêts du Libéria.

De là aux influences politiques il n'y a qu'un pas.

Mais ces traités sont contraires d'ailleurs aux dispositions conclues avec les autres puissances et en particulier avec la France.

Une convention à ce sujet avait été conclue le 17 avril 1892 entre le capitaine de vaisseau Baudin et le secrétaire d'État libérien Teage.

Les Anglais n'en ont cure.

3^e *Au nord : Samory.* — Au nord, la colonie qui n'a pas de limites déterminées est occupée par Samory, le grand pourvoyeur d'esclaves. Des pourparlers échangés avec l'almamy (capitaine Braulot 1896), n'ont pas abouti. Samory se trouvait alors (septembre 1896) « à *Kourounsa*, sur le Comoë par 8^e en amont de *Mango*. A l'ouest, il occupait le Djimini et le Diammala avec des postes avancés à *Farako* et *Kouronkono*, au nord de Satama-Soukoura. A l'est, Samory avait des troupes dans le Bondoukou, sous le commandement de Sanié Mori, son fils. »

La prospérité de la Côte d'Ivoire, proprement dite, n'est nullement compromise par l'échec de ces négociations.

Même si la pénétration du Soudan nous était momentanément interdite par la voie de la Côte d'Ivoire, il resterait assez à faire ailleurs dans la colonie, pour que cette tâche fût reprise plus tard.

EXPLORATIONS

**Les explorations à la Côte d'Ivoire datent toutes
de notre époque.**

Le xix^e siècle va s'achever après avoir vu la découverte de l'Afrique et ce fait sera, sans doute, plus gros de conséquences que la découverte faite par Colomb.

Cependant, il est encore quelques régions qui restent rebelles à la pénétration. Parmi elles est, sans contredit, le pays qui s'étend au nord de notre colonie de la *Côte d'Ivoire*.

Le voyage du capitaine Binger a le premier révélé de nos jours ces contrées, jusqu'alors à peu près complètement inconnues. Après lui, surgirent aussitôt de nombreux émules et c'est ainsi qu'à l'heure actuelle l'œuvre se continue sans relâche; de sorte que le moment n'est pas loin où, sans doute, nous connaissons exactement toute notre colonie; mais la région ouest, celle qui s'étend depuis les territoires de la rive droite du *Bandama* jusqu'au *Cavally*, aura été la dernière à la résistance.

**Causes du retard dans la connaissance des pays
de la Côte d'Ivoire.**

A quoi tient le retard dans les explorations de la Côte de Guinée? A plusieurs causes.

1^o *La barre*. — A la barre qui s'étend sur tout ce littoral, occasionnant de grandes difficultés pour embarquer ou débarquer les marchandises; cette muraille liquide ne fut

certainement pas le moindre obstacle à l'établissement des Européens dans ces parages.

L'inconvénient est moindre aujourd'hui et nous pouvons en tout cas y remédier, mais il était sérieux pour les anciens navigateurs.

2^o *Hostilité des indigènes.* — Ceux-ci, d'ailleurs, nous l'avons vu, ne fréquentèrent guère les indigènes de la *Côte des Dents* « qui sont très méchants », dit Villault de Bellefond. Cette réputation leur a, d'ailleurs, été conservée jusqu'à nos jours et, naguère encore, l'amiral Fleuriot de Langle parlait de sacrifices humains et de cannibalisme dans la région de Grand-Bassam.

Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser de cette question de l'anthropophagie; pour le moment, songeons que les ancêtres des indigènes qui, de nos jours et pour différentes raisons, ont assassiné déjà bon nombre de nos compatriotes (lieutenant de Thévenard, commandant d'Assinie, en excursion dans la lagune; Voituret, Papillon, capitaine Ménard, Poulle, etc.), n'étaient peut-être pas d'un naturel fort doux, auquel on ait pu, dès l'abord, s'abandonner.

Des considérations semblables ne sont évidemment pas de nature à arrêter des explorateurs comme la France en produit; par contre, elles ont pu empêcher les tentatives des commerçants qui, à plusieurs reprises (les Anglais notamment), eurent leurs factoreries pillées. Enfin les *Jack-Jack*, les tribus de l'*Akapless*, ont assez souvent nécessité notre intervention pour qu'on puisse dire, en fin de compte, que l'hostilité des indigènes fut bien, jusqu'à nos jours, la seconde cause à l'arrêt de la pénétration.

3^o *Obstruction des voies fluviales. Relief du sol.* — La troisième, la plus sérieuse peut-être, résulte du défaut de commodité des voies fluviales.

Cette cause est particulière à toute l'Afrique, ce continent où « les chemins qui marchent » n'existent guère. Mais en particulier, à la Côte d'Ivoire, la non-navigabilité

des fleuves se fait mieux sentir. Les cours d'eau y sont moins longs, moins importants, par suite du rapprochement de la chaîne de hauteurs qui les séparent du bassin du Niger et où ils prennent leurs sources ; de sorte que les rapides se rencontrent là très près de la côte.

Ces hauteurs elles-mêmes deviennent de véritables montagnes, vers le nord-ouest, venant se souder au *Fouta-Djallon*, où, vraisemblablement, elles forment un bouleversement chaotique comparable à certaines parties des Alpes.

4° *La forêt dense.* — La Côte d'Ivoire proprement dite n'est d'ailleurs qu'une immense forêt, dont la plus grande partie est très épaisse et cette circonstance n'est pas aussi pour faciliter l'exploration.

Idée de M. Binger pour l'exploration de la Côte d'Ivoire.

La première tentative qui devait réussir (et même d'une manière éclatante) fut celle du capitaine Binger, qui prit le problème à rebours : « Je pense, dit-il (*Du Niger au golfe de Guinée*, tome I, page 144), que déboucher à la côte est moins difficile que la pénétration en partant de la côte. Les raisons à donner pour la pénétration sont quelquefois difficiles à faire comprendre et l'on est toujours un peu suspect, tandis que lorsqu'il s'agit de déboucher, on a une excellente raison à donner en disant simplement que l'on regagne sa patrie, ce qui est vrai. »

L'hostilité des indigènes, d'après M. Binger, serait d'ailleurs toute d'intérêt, car les habitants de la côte tiendraient à conserver seuls le monopole de l'échange de leurs produits avec les noirs de l'intérieur : « Ils vivent de courtage, ils y trouvent un trop gros bénéfice probablement et emploient tous les moyens pour éviter qu'il ne leur échappe.

» Il y a là une zone qui semble vouloir se dérober à l'exploration. »

Premières explorations. Elles datent du milieu du siècle et portent uniquement sur les pays avoisinant le littoral de la côte est.

Les premières tentatives eurent lieu lors de l'établissement de nos premiers comptoirs à *Grand-Bassam* et exclusivement dans cette dernière région.

Les commandants Bouët-Willaumez et Fleuriot de Langle rapportèrent d'intéressants documents sur le pays.

La lagune *Ebrié*, ou de *Grand-Bassam*, était explorée pour la première fois, dans toute son étendue, par le lieutenant de vaisseau Cournet.

En 1849, le commandant Dubourquois, chef d'état-major de l'amiral Bouët, remontait le *Tanoë* jusqu'à *Alacouabo*, à quelques milles au delà du point où aujourd'hui le fleuve quitte les possessions anglaises.

Le *Comoë* (ou *Akba*), aujourd'hui connu d'une façon presque complète, eut pour premier explorateur (1845 à 1849) M. Lartigue, capitaine au long cours, de la maison Fabre et Régis, qui ne s'avança guère cependant au delà de l'embouchure, vers *Pétépré*.

Une deuxième tentative sur cette voie fut faite en 1850 par Hecquard, sous-lieutenant de spahis. Hecquard ne remonta guère plus haut que son prédécesseur dans la vallée du *Comoë*.

A *Yacassé*, village situé à quelques kilomètres au nord de *Pétépré*, ses porteurs l'abandonnaient et l'expédition, qui avait pour but la pénétration jusque dans le *Ségou*, échoua de ce fait. Hecquard avait en outre visité le pays de *Krinjabo*.

Brétignère et Chaper exploraient savamment, en 1882, la partie nord du *Sanwi* (royaume d'Amatifou) et fournissaient sur cette région d'intéressants rapports.

En 1884, l'exploration du *Tanoë* se continuait au point

où l'avait laissée le commandant Dubourquois, avec le « Guet N'dar ».

Le lieutenant Pullen remonta, à cette date, un des affluents de droite du Tanoë, aujourd'hui entièrement situé dans les possessions anglaises (la rivière *Soui*, d'après Binger).

Première exploration dans l'intérieur. (Treich-Laplène, 1887.) — L'exploration de Treich-Laplène, en 1887, fut une des plus importantes. Elle fut provoquée par les agissements des Anglais, cherchant à nous soustraire les routes de commerce dans les régions frontières.

Treich-Laplène (de la maison Verdier) partait, le 1^{er} mai, dans l'intention de gagner le *Bondoukou* et de signer un traité avec le chef de ce pays. Quittant *Krinjabo*, où avec M. Brétignère, il avait obtenu du roi de ce pays Akassimadou, notre allié, de nombreux porteurs, il s'enfonçait dès lors dans une région qui, pour être fort près de la côte, n'en était pas moins peu connue.

Il passait ainsi à *Aïn-Boïssou*, où la rivière cessait d'être navigable, suivait dès lors la rive gauche par *Dianguï* et *Yaou*, village formant la frontière du pays d'*Assinie*. Il entraît alors dans l'Indénié et atteignait *Diambaracrou*, après avoir quitté la rivière *Bia*.

« L'arrivée du premier blanc (dit Treich-Laplène dans son rapport) dans ces régions, jusqu'alors inaccessibles aux hommes de notre race, semble chose extraordinaire. »

L'explorateur se rapprochait alors du Comoë, où il signait à *Bettié*, sur les bords de ce fleuve, un traité d'alliance avec le chef du pays où il avait été bien accueilli.

De *Bettié*, il gagne *Zaranou*, dans l'*Alangona*, après s'être écarté du Comoë, non navigable. Son itinéraire allait bientôt recouper celui de l'Anglais Lonsdale qui, parti d'*Elmina* et après avoir traversé le *Sahué*, avait visité ces mêmes régions.

Treich-Laplène quittant *Zaranou* où les chefs, quoique bienveillants, semblaient incapables de prendre une déci-

sion relative à tout traité, se dirige par *Abengourou* vers le pays de *Bondoukou*. Dans ce village, le voyageur fut malheureusement arrêté par la fièvre. Néanmoins, il reprit sa route, ayant appris que les Anglais cherchaient, de leur côté, à contrecarrer notre expédition.

Il remonta ainsi jusqu'à *Yacassé*, puis retourna à *Amuokoukrou*, où son énergie réussit à obtenir un traité des chefs.

Sentant qu'il ne lui est plus possible de gagner le *Bondoukou*, où, d'ailleurs, il avait envoyé un émissaire, il prit le parti de regagner la côte, mais en suivant une autre route. C'est ainsi que, de retour à *Zaranou*, il prit le chemin du Comoë, signalant partout de nombreuses mines d'or, plaçant les villages sous le protectorat français, comme à *Bettie*, qu'il visitait à nouveau le 14 juillet.

Le retour s'opéra ainsi sur le fleuve par *Malamalasso*, *Kottokrou*, *Yacassé*, *Alépé*.

Treich-Laplène avait terminé son intéressant voyage le 22 juin, jour où il arriva à Grand-Bassam.

Deuxième exploration de Treich-Laplène, 1888. — L'ère des grandes explorations s'ouvrait décidément à la Côte d'Ivoire.

Le 7 septembre 1888, Treich-Laplène repartait de nouveau. Il allait cette fois à la rencontre de Binger, dont on annonçait la présence dans le *pays de Kong*, après avoir cru un moment au massacre de la mission.

Treich prit l'itinéraire de l'année précédente, mais cette fois il réussissait à gagner le *Bondoukou* et à obtenir un traité du chef du pays, situé à la lisière de la grande forêt équatoriale.

Par le territoire des *Pakhallas* et les pays situés au nord du *Barabo*, il atteignait *Kong* le 26 décembre 1888 où le capitaine Binger le rejoignait en revenant de son exploration du Mossi.

Le 10 janvier 1889, un traité était signé à Kong par les

représentants de la France et le chef Karamokho Oulé Ouattara.

M. Binger venait d'explorer déjà de vastes étendues de territoires (États de Samory, le Mossi, etc.) jusqu'alors vierges de tout itinéraire européen.

Mission Binger. — La descente de Kong à la côte, qui serait comme la troisième phase de l'exploration Binger, est la seule qui doive nous occuper ici comme se rattachant directement à la colonie.

Binger et Treich-Laplène quittaient Kong le 21 janvier et prenaient la route du sud. Ils traversèrent successivement le *Djimini* par *Ouandarama*, *Dakhara*, le *Diammala* et atteignaient vers *Mango* les bords du Comoë, dont ils s'écartaient pour le retrouver bientôt à *Attakrou*, après avoir traversé l'*Anno*. Ils descendirent ensuite le Comoë, reprenant parfois les sentiers de la forêt lorsqu'il n'était plus possible de naviguer en pirogue. Ils passèrent ainsi à *Bettie*, *Daboisé*, ne manquant jamais de se concilier les populations et avant tout de les rattacher à la France. De Malamalasso, ils descendirent le fleuve jusqu'à Grand-Bassam (par *Kottokrou*, *Yacassé*, *Alépé*, *Impérié*), où ils arrivèrent le 20 mars 1889.

Cette dernière partie du cours du fleuve était connue, mais l'immense région au nord avait révélé son mystère par cette exploration mémorable. M. Binger a consigné d'ailleurs des renseignements très complets sur cette région qui n'est presque toute qu'une vaste forêt, dans son remarquable ouvrage *Du Niger au golfe de Guinée*, tome I.

Explorations de Tavernost et Armand. — Au mois de février de l'année suivante, une mission composée de MM. de Tavernost, lieutenant, Armand, docteur Tuvache, se proposait de remonter le Bandama, fleuve qui a son embouchure à quelques kilomètres à l'est de Grand-Lahou et qui restait encore peu connu.

La mission remonta ainsi jusqu'à *Tiessalé*, mais il ne fut

pas possible d'aller plus loin, soit par mauvaise volonté des indigènes ou des porteurs, soit pour toute autre cause. MM. de Tavernost et Armand redescendaient bientôt à *Dabou*, puis regagnaient *Grand-Lahou*, d'où ils s'embarquaient pour la France.

Mission de la Société de l'Ouest africain. Massacre des explorateurs. — Cependant une mission, non officielle cette fois, allait reprendre en mars le même chemin. Elle était composée de MM. Voituret, Papillon et Paluzot, de la *Société de l'Ouest africain*. Le moment était sans doute mal choisi, après l'insuccès de la première tentative si récente.

Néanmoins, Voituret et Papillon partaient le 18 mars pour remonter le *Lahou*. Quelques jours après, on apprenait la nouvelle de leur massacre dans la région de Ties-salé, là même où la mission officielle précédente avait trouvé les indigènes assez hostiles. Les deux voyageurs avaient eu le tort, semble-t-il, de se montrer exigeants auprès des habitants qui déjà étaient mal disposés en notre faveur. Cependant, en 1894, cette même région (bassin du Comoë) était le théâtre de l'assassinat d'un autre Français, l'administrateur Poulle.

Une colonne de tirailleurs, envoyée du Sénégal, arrivait quelque temps après le massacre de Voituret et Papillon, pour venger leur mort.

Mission Quiquerez et de Segonzac. — Au mois d'avril, une nouvelle mission composée de MM. Quiquerez et de Segonzac, tous deux officiers, partait de Grand-Lahou pour aller opérer sur une autre région, vers l'ouest. On sait la courte histoire de cette mission qui s'engagea à peine dans les profondeurs de la forêt bordant le *San Pedro*, d'où l'un des membres (Quiquerez, mort le 22 mai 1891) ne devait jamais revenir.

**Les explorations au Soudan confinant à l'hinterland
de la Côte d'Ivoire.**

Pendant ce temps, dans les régions intermédiaires entre le Soudan et la Côte d'Ivoire, d'autres explorateurs agissaient, obtenaient des traités et contribuaient aussi, quoique indirectement, au mouvement d'expansion de notre nouvelle colonie.

L'hinterland de la Côte d'Ivoire s'assurait, de plus en plus, après le voyage du capitaine Quiquandon chez le roi Tiéba, du docteur Crozat dans le *Mossi*, plus tard, par le passage de Monteil.

L'exploration du capitaine Ménard, qui aurait été si féconde en heureux résultats, fut dirigée habilement pendant de longs mois.

Exploration du capitaine Ménard. — Le capitaine Ménard partit de Grand-Bassam le 22 novembre 1890. Il séjourna quelque temps à *Kong*, consolidant les relations amicales entre les deux pays. Il se proposait, en se dirigeant vers l'ouest, de visiter le *Ouorodougou* (pays des Kholas), d'explorer l'hinterland de la région du Cavally, à peu près complètement inconnu. Mais il fut arrêté aux environs de *Sakhala*, le 2 décembre 1891, par les sofas de Samory commandés par Sékou-Ba et tué après s'être défendu vaillamment.

Le gouvernement de la Côte d'Ivoire a voulu honorer la mémoire d'un de ses braves explorateurs en donnant son nom à l'avis chargé du service de la colonie.

Mission Binger, 1892. — La mission Binger (1892) arrivée à Kong, apprenait dans cette ville le massacre du capitaine Ménard qui avait eu lieu le 4 février 1892 à *Séguéla* (et non *Sakhala*) dans le *Ouassoulou*.

Cette nouvelle mission, composée de MM. Binger, docteur Crozat, lieutenant Braulot et Marcel Monnier, est la même

que celle qui avait été constituée pour la délimitation de la frontière avec la côte. Les travaux ne pouvant aboutir, à cause du mauvais vouloir des commissaires anglais, la mission française avait continué un voyage d'exploration qui devait ajouter un nouvel apport considérable à la connaissance du pays.

A Kong, et pour le retour, la mission se partageait en trois petites colonnes. MM. Binger et Monnier revinrent par la région de *Bondoukou* et le *Diammala* par *Dabakala* et *Satama-Soukoura* en plaçant cette région sous le protectorat français. Ce ne fut pas toujours chose facile : témoin les difficultés qu'ils eurent à surmonter dans le *Baoulé*.

Le lieutenant Braulot visitait en même temps le *Barabo*, sur la rive gauche du Comoë, l'*Anno* et l'*Indénié*. Le docteur Crozat avait pris la route du nord, celle du Soudan par *Sakhala*. Il était malheureusement terrassé par la fièvre à la veille d'atteindre *Sikasso*, à *Tuguéla*, où il succombait au mois d'avril 1892.

M. Marcel Monnier a raconté le voyage de la mission dans son ouvrage *La France noire* : « Quiconque pénétrera comme nous, dit-il, au cœur de ces contrées, n'hésitera point à affirmer que la France occupe ici l'une des situations les plus avantageuses de la côte occidentale d'Afrique. »

Tentatives nouvelles. — Les difficultés de la tâche ne rebutaient nullement les courages. A la fin de l'année 1892, M. Barral opérait aussi quelques tentatives de pénétration à la Côte d'Ivoire, mais il succombait bientôt à son tour à *Grand-Lahou*, sur la côte.

Le climat meurtrier emportait également, plus tard, à Kong, M. Maximilien Moscovitz, envoyé du Muséum.

Mission Braulot — En 1893, le lieutenant Braulot reprenait à nouveau le chemin de Kong, accompagné du docteur Maclaud. La mission, partie en novembre 1892, opéra surtout dans la région au nord du *Bondoukou*; elle rapportait

des itinéraires du pays de *Bouna* où elle avait été arrêtée et avait étudié les cours du *Yefo* et du *Miram*, ainsi que les routes allant sur l'*Anno* et l'*Indénié*. La mission avait été arrêtée par les indigènes devant Bouna, sans pouvoir gagner Say, sur le Niger.

Mission Marchand. — Le capitaine Marchand allait tenter aussi de trouver une route commode pour aller du Niger à la Côte d'Ivoire.

Relier nos possessions du golfe de Guinée à la boucle du Niger, pays sillonné déjà par des célèbres explorateurs comme Binger et Monteil, tel était le but de la nouvelle mission.

Au commencement de 1893, le capitaine Marchand prenait le chemin du Bandama pour remonter vers le nord. En ce point, en effet, la forêt a une moins grande largeur et la pénétration semblerait plus facile.

Dès *Tiessalé*, des difficultés surgissaient encore. Il fallut forcer le passage devant l'hostilité des habitants. Malheureusement, un événement douloureux vint encore attrister les débuts de l'entreprise. Le capitaine Manet qui accompagnait M. Marchand, partit en pirogue pour *Eliessou* et fut englouti dans les rapides si dangereux du Bandama.

Le capitaine Marchand, resté avec M. Bailly, chargé du convoi, s'enfonçait dans le Baoulé le 13 septembre. Apprenant la présence des bandes de Samory dans les régions du nord, il modifia son itinéraire par *Wassadouyou* et *Sameni*. Dans ce dernier village, il laissait M. Bailly (1) et repartait seul pour le *Folona*, qu'il trouva ravagé et dévasté par la guerre.

Le 12 février, le capitaine Marchand atteignait *Tengréla*. De là, par *Tiemou* et *Tenienderi*, traversant les troupes de sofas, il retournait à *Sameni* pour retrouver ses porteurs.

(1) M. Bailly est mort, ensuite, de la fièvre et des fatigues sans avoir pu revenir à la côte.

La mission entra alors dans les régions déjà visitées du Diammala et du Djimini et atteignit Kong après de nombreux déboires résultant de l'état de guerre du pays.

Cependant, le voyageur ne recevait pas, dans cette ville, le même bon accueil qu'avaient trouvé les précédents explorateurs. La campagne du colonel Archinard à *Djenné* en était cause. Il fallut de nombreuses explications et l'énergie du capitaine Marchand pour retrouver la conciliation. Bientôt les relations cordiales étaient rétablies lorsqu'un nouveau danger surgit. Les bandes de Samory s'avançaient prenant la direction de Kong.

Le capitaine Marchand, après des vicissitudes de toutes sortes, dont la moindre avait été la révolte momentanée de ses tirailleurs, retournait à Grand-Bassam le 23 septembre. Il signala aussitôt au gouvernement le péril nouveau.

Le Transnigérien. — Cette exploration avait été féconde. Le capitaine Marchand rapportait un projet de chemin de fer : le *Transnigérien*, qui relierait nos possessions du Soudan à celles de la Côte d'Ivoire.

Il suffirait, semble-t-il, d'établir une voie ferrée d'environ 80 kilomètres destinée à relier le *Bandama*, tributaire du golfe de Guinée, au *Bagoë*, affluent du *Niger*. Cette dernière rivière n'est autre, en effet, que le Baniqui ou *Petit Niger*, qui se jette dans le Dioliba à *Mopti*.

Quant au *Bandama*, il semble tout indiqué dès lors pour servir de voie d'accès à la Côte d'Ivoire. Sa vallée, en effet, forme comme une échancrure, un coin, dans la forêt impénétrable. Entre le *Bandama* et son affluent de gauche, le *Zini*, la plaine s'étend pénétrant dans la forêt. « C'est un golfe de plaine » suivant l'heureuse expression du capitaine Marchand.

Nul doute que le projet d'un chemin de fer parcourant ces régions, riches en somme et toutes neuves, ne se réalise un jour. Sans doute ce jour est encore éloigné, mais il n'en est pas moins vrai que le prochain siècle verra la

transformation complète de l'Afrique, comme l'avaient rêvée nos meilleurs explorateurs (1).

L'alarme jetée par le capitaine Marchand provoqua en partie la colonne Monteil, à laquelle l'explorateur se joignit encore malgré le parcours de 4.200 kilomètres qu'il venait de faire dans son voyage.

Colonne Monteil. — La colonne Monteil contribua encore à nous faire connaître ces régions d'une façon plus précise et à compléter la carte du pays de la Côte d'Ivoire, par les travaux des officiers qui prirent part à l'expédition et occupèrent les différents postes.

La partie ouest de la Côte d'Ivoire reste encore inexplorée.

En somme, toutes les explorations précédentes ont uniquement porté sur la région orientale de la Côte d'Ivoire. Vers l'ouest, seules les rivières de *Sassandrah* (*Richards* 1880; *Arago* 1891 et de *San Pedro* (*Quiquerez Segonzac*, 1892) ont été remontées à plusieurs journées de pirogue.

L'hinterland occidental de la Côte d'Ivoire (bassin supérieur du Cavally) n'est connu qu'imparfaitement par les voyages de Büttiköfer (1879-1882) qui remonta la rivière *Saint-Paul* et du Libérien Anderson (1868).

Ce dernier, voyageur noir, est allé jusqu'aux centres de *Nahala* et de *Mousardou* dont la possession est reconnue néanmoins à la France par la convention avec le Libéria.

Cependant, la grande région qui s'étend derrière la côte occidentale de la colonie reste encore inconnue. Est-ce bien inconnue qu'il faut dire, et ce pays, malgré toutes les

(1) L'itinéraire Marchand, d'une longueur d'environ 400 kilomètres, présente l'avantage de passer à trois journées de marche de la ville commerciale de Kong. En outre, il est préférable à la voie du Sénégal qui offre une interruption de navigation, et 600 kilomètres de chemin de fer de Kayes à Koulimandio. Par la Guinée française, 400 kilomètres de voie ferrée seraient nécessaires de Konakry à Farana.

légendes qui s'y rattachent (cannibalisme, état sauvage le plus complet des habitants, etc., etc.), est-il si différent des pays voisins, maintenant connus, pour qu'on n'en déduise pas, *a priori*, la connaissance?

C'est toujours la forêt tropicale, plus épaisse peut-être là qu'ailleurs, peuplée sans doute, mais de petits villages, sans présenter, à coup sûr, de centre important de commerce.

La route de la Côte d'Ivoire au Soudan par le Cavally.

Puis, la question n'est pas là, et il est d'abord un autre but plus important que la curiosité à satisfaire au sujet des tribus légendaires des *Lô*, des *Paï-Pi-Bri*, des *Paï-Gnons*, etc.; ce serait de mettre la Côte d'Ivoire en communication avec les sources du Niger par cette région.

En reliant par cette voie nos possessions de la Côte de Guinée à celles du Soudan, on ne ferait guère qu'œuvre politique peut-être, mais elle serait sage. Les efforts des Anglais, qui se porteront tôt ou tard dans l'hinterland de leur colonie de *Sierra-Leone*, seraient désormais neutralisés. Nos rivaux resteraient enserrés, d'autre part, entre nos possessions de la Guinée française avec lesquelles nous aurions encore opéré la liaison. Quant au point de vue commercial et des communications faciles, la voie du Cavally, par exemple, n'est peut-être pas celle qu'il faudrait préférer, malgré ses débouchés dans un pays riche et fertile.

La route suivie par Binger, celle qui fut proposée par le capitaine Marchand, sembleraient pour cela préférables; pourtant, ce n'est qu'en décrivant un long arc de cercle qu'elle entre dans le bassin du Niger et dans celui du Sénégal, contrairement à la route du Cavally qui, bien moins longue, semble-t-il, pénètre directement dans nos possessions en se dirigeant droit au nord.

C'est que la ligne droite, en Afrique, n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre, et surtout dans ce pays couvert de forêts ou bouleversé de soulèvements chaotiques, coupé d'innombrables petits cours d'eau non navigables.

A ce propos, il est bon de citer les observations du capitaine Péroz (1). « En réalité, la longueur d'une voie de communication dépend moins de son développement linéaire que des difficultés qu'elle présente et du temps nécessaire à son parcours. On doit tenir pour la plus courte celle qui demande le moins de temps pour la parcourir, quelle que soit sa longueur réelle. Les Africains n'ont cure de cette considération.

» Dans les régions montagneuses, les sentiers suivent généralement les vallées ou les flancs des torrents où l'eau se trouve fréquemment et où les difficultés de passage sont moindres. Mais, pour passer d'un bassin à un autre, les routes franchissent la ligne de partage au col le moins élevé, et de là dévalent dans la plaine par la ligne de plus grande pente. Comme les eaux suivent généralement cette ligne, les sentiers deviennent bientôt de véritables lits torrentueux où les animaux n'avancent qu'avec peine. »

La route de Grand-Bassam au Soudan par Kong, traversant une région non montagneuse, ne présente pas d'ailleurs tous ces inconvénients.

Dernières explorations.

A l'heure actuelle, les efforts portent encore plus particulièrement à la côte orientale, vers la Côte d'Or anglaise. Le lieutenant Baud, de l'infanterie de marine, parti de Carnotville le 26 mars 1895, arrivait à Grand-Bassam le 12 juin suivant, après avoir contourné le *Togo* et la *Côte d'Or*.

(1) Capitaine Péroz : *Tactique dans le Soudan*.

Il reconnut que notre éternel ennemi dans ces régions, Samory, étendant ses Etats vers l'est, avait passé le Comoë et occupait Bondoukou (10 septembre).

Parmi les travaux qui ont contribué à augmenter les connaissances géographiques de la Côte d'Ivoire, il faut encore citer ceux de M. de Pobéguin, administrateur (1895).

Ils ont porté sur la topographie des lagunes, les embouchures des cours d'eau, et, en général, sur la côte elle-même jusqu'au Cavally, rectifiant parfois des données qui, pour être assez anciennes et datant peut-être des explorations de la marine vers le milieu de ce siècle, n'en étaient pas moins très fantaisistes souvent.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

I. — OROGRAPHIE

Premier aspect. — La *Côte d'Ivoire*, vue de la mer, ne présente aucune élévation remarquable; cependant on peut observer que la région ouest de cette côte offre des hauteurs qu'on ne retrouve plus vers l'est.

Relief général. — D'une manière très générale, on pourrait comparer le pays à un vaste plateau assez fortement incliné dans la direction du nord-ouest (massif du Fouta-Djallon et hauteurs qui s'en détachent) au sud-est.

Deux seuils ou gradins. — Ce plateau, qui vient se terminer doucement vers l'étroite bande de sable de la mer, présenterait lui-même plusieurs *seuils*, sensiblement parallèles à la côte :

Le premier, assez étroit, serait marqué par la *ligne des rapides* que l'on rencontre en allant, par voie fluviale, du littoral vers l'intérieur (en moyenne à 50 kilomètres).

Le second seuil se terminerait au bourrelet qui forme la ligne de partage entre le bassin du Niger et les fleuves côtiers.

La ligne de partage. — Cette ligne de faite, derrière laquelle s'étend l'immense plateau africain, pourrait être considérée comme la limite physique de la Côte d'Ivoire.

Les hauteurs qui la forment vont en diminuant d'altitude en allant du nord-ouest au sud-est; au nord de Kong, le pic de *Komono* mesure encore plus de 1.400 mètres. La ville de Kong elle-même se trouve à plus de 700 mètres

d'altitude. Cependant il convient de détruire la légende d'après laquelle les anciens géographes dotaient ce pays d'une chaîne de montagnes dénommées *monts de Kong* ou *collines de Kong*.

Les voyages des explorateurs ont révélé la fausseté de ces assertions ; tout au plus a-t-on constaté la présence de faibles hauteurs au sud de cette région qui, en somme, est plutôt un pays de plaine.

Les hauteurs courant dans le *Gankouna*, à l'est du *Ouorodougou*, auraient, d'après Binger, 700 à 800 mètres de relief sur le terrain environnant.

La chaîne qui rayonne entre tous les affluents d'une multitude de cours d'eau vient se terminer, semble t-il, au nord-est du pays de l'Achanti, de telle sorte que le passage du bassin de la Volta (tributaire de l'Océan) dans le bassin du Niger est presque insensible.

Hauteurs avoisinant la côte. — Les ramifications détachées du puissant massif de la région du haut Niger sont encore reconnaissables sur le littoral de la côte ouest où elles forment les *collines de Saint-André* (Sassandrah) atteignant près de 300 mètres, celles bordant le *San Pedro*, rive droite, environ 400 mètres.

Toutefois, les hauteurs à proximité même de la côte atteignent à peine une centaine de mètres d'élévation (*les Sœurs*, les *montagnes de Fresco*, etc.).

Enfin, il existe dans la vallée du Cavally et à 50 kilomètres environ de la côte, deux montagnes (350 mètres à peu près) formées de grès rouge et se faisant face sur l'une et l'autre rive.

Elles sont bien connues des kroumen auxquels elles signalent le pays et servent de repère ; il est en effet possible de les distinguer par un temps clair du haut de la mâture d'un navire passant dans ces parages.

Les légères hauteurs avoisinant immédiatement la côte se terminent à Fresco par les *collines des Sœurs*. Le reste du

littoral vers l'est devient absolument plat : c'est la région des lagunes.

Plateau du Manding. — Le deuxième seuil est constitué à l'ouest par un large plateau, s'étendant au nord du Cavally, du San Pedro et dans l'hinterland du Libéria : c'est le plateau désigné sous le nom de *plateau du Manding* très peuplé par les indigènes de race mandé. Cette région, encore inexplorée, n'est guère connue que par les récits d'un voyageur noir (Anderson). Les pentes du plateau sont couvertes de blocs de granit abandonnés par les eaux.

Ce même seuil se retrouve dans la région orientale, mais moins large.

Constitution géologique du sol. — L'étude de la constitution du sol révèle dans toute la région des indices relatifs à la période glaciaire.

M. *Chaper*, ingénieur, a reconnu, en 1882, dans le Samri, des blocs et des argiles dénotant cette origine. Ces blocs isolés ont été retrouvés par d'autres voyageurs à la lisière nord de la forêt. Formées, agglutinées au milieu des couches de sable emportées ensuite par les eaux, les roches sont seules demeurées en place.

Les grès sont donc nombreux, de même que les massifs granitiques, dont Binger, entre autres, signale la présence dans son itinéraire au nord de Kong. Il faut citer aussi le quartz qui se rencontre en filons comme dans les terrains primaires et sous la forme de quartz aurifère dans les vallées. Dans l'Anno, le terrain, d'après Binger, est composé pour les deux tiers de quartz et pour un tiers d'argile sablonneuse. Entre le pays de Kong et le Djimini, l'explorateur signale encore des soulèvements de grès ou de granit de 30 à 50 mètres de relief, semblant se rattacher au système du Komono.

Près de *Ouandarama*, il existe de belles masses de granit bleu.

Dans toute la région, les *oxydes ferreux* sont très répan-

dues et donnent parfois aux roches une teinte caractéristique.

Enfin les *argiles*, tantôt rougeâtres, tantôt jaunes, par la coloration de ces mêmes oxydes, se trouvent fréquemment sous l'*humus* épais de la forêt, surtout dans le bassin inférieur des fleuves où elles s'opposent souvent à l'infiltration des eaux.

II. — HYDROGRAPHIE

Caractères des cours d'eau de la Côte d'Ivoire.

La Côte d'Ivoire est un pays bien arrosé. Tous les fleuves ont à peu près le même caractère : ils deviennent, aux saisons des pluies, de véritables torrents; ils sont embarrassés de rapides dont les premiers sont toujours rapprochés de la côte; enfin, ils ont tous une longueur restreinte et conservent pendant tout leur parcours la direction générale nord-sud.

Ils naissent, surtout ceux de la côte ouest, sur la dernière ligne de hauteurs que nous connaissons déjà. Cependant le *Comoë* franchit cette chaîne vers le pays de Kong, pour prendre sa source plus au nord, dans le massif détaché de *Natinian-Sikasso*.

Dans la saison sèche, les cours d'eau, après avoir franchi les rapides, arrivent à la mer dans une dernière pente presque insensible; aux époques des pluies (par exemple en octobre-novembre), ils grossissent très rapidement, inondant leurs bords comme le *Cavally* ou se précipitant dans la mer avec une vitesse de 14 kilomètres à l'heure, comme le *Comoë* à Grand-Bassam. Les eaux deviennent alors jaunes et bourbeuses, et cette teinte est encore reconnaissable dans l'océan jusqu'à 8 kilomètres de l'embouchure du *Comoë*.

Description des fleuves (de l'ouest à l'est).

Le *Cavally* (fleuve *Dou* des indigènes), qui forme frontière avec le Libéria, n'échappe pas à ces caractères; mais, à première vue, il semblerait devoir fournir une voie commode de pénétration vers l'intérieur.

Son embouchure est vaste et profonde; pendant quelque temps même il conserve les allures d'un grand fleuve.

Cependant, il se rétrécit bientôt et, à quelques milles de la côte, il s'obstrue déjà de grosses roches. D'ailleurs, l'embouchure elle-même, comme celle des autres tributaires du golfe de Guinée, est bouchée par les sables, de sorte qu'avec la barre l'entrée est rendue impossible pour un vapeur, même de petites dimensions.

Les sources du *Cavally* et le bassin supérieur sont très peu connus.

D'après des indigènes captifs, provenant de ces régions et questionnés à ce sujet, le fleuve n'aurait qu'une longueur restreinte.

La rapidité avec laquelle il grossit et baisse semblerait donner raison à cette opinion.

Il recevrait sur la rive gauche un affluent important de direction nord-est sud-ouest appelé *Sou* ou *Sô*.

Büttiköfer prétend que le *Cavally* est navigable sur une longueur de plus de 120 kilomètres. En réalité, la navigation s'arrête complètement à *Grabo*.

Ce village, qui marque aussi la limite entre deux peuples, n'est atteint lui-même qu'après le passage de plusieurs rapides et encore dans la saison favorable, au moment où la crue atteint une hauteur moyenne.

Du *Cavally* au *San Pedro*, la côte n'est coupée que par de petits cours d'eau, quelquefois presque à sec, même une partie de l'année et dont les plus importants sont la rivière de *Tabou*, le *Dido*, le *Néro*.

Ces cours d'eau, comme ceux situés entre le San Pedro et la rivière de Sassandrah (rivières *Brette*, *Kongou*, *Dida-mine*) naissent des premières hauteurs avoisinant la côte.

Le *San Pedro*, qui coule d'abord encaissé entre des collines boisées, n'a été remonté qu'à quelques journées de pirogues (Quiquerez, de Segonzac); la rivière de *Sassandrah* est mieux connue, plus importante et peut-être destinée à devenir une bonne voie commerciale; elle se partage vers son embouchure en de nombreux bras marécageux.

Après *Fresco*, les petits fleuves n'ont pas pu, en raison de la lenteur de leur courant, conserver leur embouchure devant la barre puissante.

Formation des lagunes. — Le sable s'est amoncelé peu à peu et, derrière ce bourrelet, le cours d'eau s'est étendu librement, sur un terrain absolument plat, sans obstacles : d'où la formation des lagunes.

Ces lagunes n'ont pu se former en général à l'ouest de *Fresco*, où nous savons que le terrain se relève, donnant au courant une vitesse plus grande.

A l'est, il a fallu toute la violence de la crue, dans la saison des pluies, pour briser l'obstacle.

Aussi la brèche se trouve-t-elle presque toujours en face du point où le fleuve débouche de la forêt.

Il en est ainsi pour le *Bandama* qui sort à l'est de la lagune de Grand-Lahou.

Cette lagune, qui s'étend presque parallèlement à la côte, est parsemée d'îles assez nombreuses, dont une, vers l'ouest (*Lozoua*) est entièrement couverte d'habitations. Les cours d'eau qui débouchent dans la lagune de Lahou n'ont que peu d'importance, sauf peut-être le *Yocoboué*, remontable à deux journées de pirogue environ.

En somme, le *Bandama* ou *Lahou* est le premier fleuve, en partant de l'ouest, dont on ait une connaissance assez complète, et encore date-t-elle des récentes explorations du capitaine Marchand et du passage de la colonne Monteil.

On sait que le Bandama ou Lahou, formé du Bandama blanc et du Bandama rouge, a été choisi comme voie de pénétration vers le Soudan par M. Marchand.

Ce n'est pas qu'il soit non plus très navigable, car ses rapides commencent encore très près de la côte, mais en ce point la forêt est moins large (100 kilomètres environ) et il devient dès lors plus facile de gagner rapidement le bassin du Niger.

Le Bandama, sur lequel des postes militaires furent établis (Tiessalé, Singorobo), prend sa source à *Sikasso*, près du centre orographique de formation du bassin nigérien. Il traverse le *Kouroudougou*, le *Baoulé* et reçoit, en amont de Tiessalé, un affluent de gauche assez important, le *Zini*.

C'est entre le Zini et le Bandama que se trouve le « golfe de plaine » dont parle le capitaine Marchand.

. Hypothèses sur les fleuves inexplorés
de la région occidentale.

A propos des fleuves de la région occidentale, il est bon de citer, comme Binger dans son ouvrage, les renseignements donnés par l'amiral Fleuriot de Langle (*Tour du Monde*, 1873).

« La rivière de Grand-Bassam, celles connues sous le nom de *rio Fresco*, *Saint-André*, *Biriby*, *Cavally*, seraient les déversoirs d'une lagune intérieure, recevant toutes les eaux des monts Kong. Les Grébos nomment cette lagune *Glé*; ils affirment que ses eaux sont profondes, qu'elle a 4 milles de largeur et que les naturels la parcourent jusqu'au-dessus de Biriby et de Cavally. »

Voici ce que dit à son tour M. Binger :

« A l'intérieur, d'après la configuration des pays que j'ai traversés à l'est, l'existence d'une sorte de bassin lacustre me paraît douteuse. Je pense, au contraire, que les rivières du Cavally au Lahou ne traversent pas une lagune

et qu'elles ont un cours semblable, non seulement au *Saint-André*, qui est connu, mais encore au *Comoë*, à la rivière *Bia* et au *Tendo*. »

Les explorations récentes n'ont en effet jamais révélé aucune trace de lagunes si on ne les confond avec les marigots bourbeux de la saison des pluies.

D'où vient alors cette assertion ? Peut-être du fait suivant :

Le *Cavally* arrose une vallée qui produit le riz en abondance. La culture en est poussée très loin dans l'intérieur. Il faut en conclure que les bords de ce fleuve sont partout inondés à certaines époques de l'année.

Ces inondations (que j'ai eu moi-même tout le loisir d'observer dans le bassin inférieur du fleuve) peuvent donc former, pour quelque temps, sur les rives, une sorte de lagune dont les eaux sont retenues encore par un terrain argileux non perméable.

D'ailleurs, sur la rive gauche du *Cavally*, et d'après les indigènes, une sorte de lac permanent se serait formé ainsi, et des roches s'y dressent au milieu ; c'est un endroit fétiche, s'il en fut.

Cependant, il ne faut aucunement attribuer à ce qui n'est peut-être qu'un marais vaseux l'importance que donnent les indigènes de l'amiral Fleuriot de Langle à leur lagune Glé, qui n'existe ainsi certainement que dans leur imagination.

La lagune *Ebrié* est la plus étendue (120 kilomètres) sinon la plus profonde (en moyenne 1 mètre à peine), contrairement à la lagune de Grand-Lahou qui, à côté de bas-fonds sablonneux, présente parfois d'assez grandes profondeurs.

Elle est aussi parsemée d'îles et reçoit des rivières comme celles de *Tiakba*, du *Layon* et surtout celle de *Dabou*, la plus importante, mais qui n'est navigable que sur une longueur restreinte.

Le *Comoë* se déverse à l'est de cette lagune ; c'est un des fleuves les plus importants de la Côte d'Ivoire ; c'est aussi

un des plus connus. Il prendrait sa source vers le massif de *Sikasso* dans les États de *Tiéba*.

Il arrose le pays des *Komono* au nord de *Kong*, le *Djimini*, le *Barabo*, l'*Indénié*, le pays de *Bettié*. A son embouchure, près de *Grand-Bassam*, sa largeur est d'environ 250 mètres.

Toutefois, ce fleuve, qui devrait être une facile voie d'accès vers l'intérieur est, lui aussi, fermé par des rapides qu'on trouve déjà infranchissables, dès le village de *Malamalasso*; dès lors, il n'est plus navigable que par interruptions.

Quant à la rivière *Bia* ou rivière de *Krinjabo*, elle prend sa source dans les possessions anglaises du *Sahué* et arrose le *Samri* avant de se jeter dans la lagune *Agby* ou d'*Assinie*. Ce cours d'eau est très tortueux et la navigation s'arrête bientôt aux chutes d'*Aïn-Boïssso*.

La lagune d'*Assinie* s'enfonce profondément dans les terres, au lieu de s'étendre, comme les autres, parallèlement au rivage. Elle communique avec la lagune *Tendo* qui reçoit le *Tanoë*. Ce dernier fleuve a son bassin presque tout entier enclavé dans la Côte d'Or anglaise. Son cours est également très tortueux.

Le bassin supérieur occidental de la Volta noire peut être aussi considéré comme faisant partie des pays situés au nord de la Côte d'Ivoire, soumis à l'influence française.

Les lagunes subissent naturellement l'effet des mouvements de la mer; les eaux en sont saumâtres, toujours troubles. Elles communiquent parfois entre elles comme celles de *Fresco* et de *Lahou* par des sortes de marigots.

La côte. — Le bourrelet de sable parfois si étroit (inférieur à 200 mètres à *Grand-Lahou*) qui sépare la lagune de l'océan, n'a pas toujours la régularité et l'uniformité rectiligne remarquée pour toute la côte. La mer effectue là un perpétuel travail, tantôt déposant de grandes assises de sable à parois verticales (entrée du *Bandama*), tantôt rega-

gnant le terrain perdu par de formidables raz de marée.

D'ailleurs, la côte ouest, semée d'écueils, où les rochers remplacent parfois le sable, est loin de présenter cette remarquable régularité à qui la parcourt pédestrement.

La barre, qui s'étend tout le long du golfe de Guinée, si elle n'est pas là aussi violente qu'à l'est, à Grand-Bassam et Lahou (ce qui est fort contestable) est au moins plus dangereuse à cause de ces écueils. C'est une des raisons qui éloignèrent de la *côte de Krou* et de son voisinage les anciens navigateurs. En tout cas, les vieilles épaves de navires d'autrefois, qu'on rencontre encore dans quelques cases d'indigènes, montrent que leur prudence était fondée.

La barre. Ses causes. — Tous les voyageurs ont décrit la barre qui déferle en trois volutes puissantes avec un bruit de tonnerre sur toute la longueur du golfe de Guinée.

Parfois elle est infranchissable; en temps ordinaire, elle réclame, pour être franchie, toute l'habileté des noirs (kroumen ou minas) particulièrement doués pour cet exercice.

La mer a vite fait cependant, en cas de naufrage, de rejeter au rivage ce qu'elle a submergé (si toutefois le poids n'est pas trop considérable); les requins sont rares d'ailleurs dans ces parages (contrairement à ce qui existe au Dahomey).

Néanmoins, la construction d'un *wharf*, projetée naguère pour Grand-Bassam, permettrait d'éviter parfois des immersions désagréables et de nombreuses pertes de marchandises pour les commerçants.

Le fond de la mer, près de la côte, est constitué par une sorte de plateau sous-marin qui serait la continuation de celui qui porte la forêt. Il s'avance très loin en pente insensible, ne présentant à une distance assez grande qu'une profondeur de 10 à 15 mètres, pour se terminer brusquement par une muraille à pic. Les puissantes masses d'eau de l'Atlantique remuées par les marées, et

sur lesquelles agissent encore les courants marins, arrivent, poussées en outre par le vent. Il existe, en effet, un constant appel d'air de la mer vers la terre, causé par la différence notable de température entre ces deux éléments.

Les vagues se heurtent alors à la muraille verticale qui termine le plateau sous-marin. Elles se soulèvent ainsi en volutes énormes.

Ce serait l'explication la plus plausible d'un phénomène qui reste, malgré tout, encore mal connu.

La vallée sous-marine. — Le plateau sous-marin de la Côte d'Ivoire offre toutefois une forte dépression devant *Petit-Bassam*, entre Grand-Bassam et Jackville.

Cette vallée peu large mais profonde constitue un gouffre d'une profondeur d'environ 300 mètres.

LA FORÊT — FLORE ET FAUNE

La forêt.

Si l'on prend pour limite nord de la Côte d'Ivoire la ligne de faite qui sépare les fleuves côtiers du bassin du Niger, on peut dire que le pays n'est qu'une immense forêt.

Mais cette forêt même pourrait se diviser en deux zones :

Première zone. — La première est celle de la *forêt dense* épaisse, impénétrable; elle est traversée par des sentiers étroits, parfois obstrués même par la végétation qui reprend son domaine. Les rivières y coulent en général sous une voûte sombre formée des branches qui se rejoignent, et, dans les petits cours d'eau, cela est encore un obstacle au passage des pirogues.

La forêt s'étend ainsi parallèlement à la côte à une distance de celle-ci voisine de 300 kilomètres. Cette distance doit être sensiblement la même vers l'ouest où la forêt n'a

jamais été traversée : en effet, cette forêt est sortie des alluvions de fleuves qui sont assez semblables et ne diffèrent guère d'importance ni de longueur. Toutefois, l'épaisseur des bois diminue plus rapidement vers la vallée du Bandama ; c'est le « golfe de plaine » signalé par le capitaine Marchand qui limiterait à 80 kilomètres environ la traversée de la forêt.

Deuxième zone. — La deuxième zone s'étendrait au nord, depuis Bondoukou, par exemple, à l'est, jusqu'au pied des hauteurs avoisinant Kong.

C'est le second seuil du grand plateau, la *zone des plaines* couverte encore de végétation, surtout au sud, mais beaucoup moins dense que la précédente. C'est la véritable brousse, peu élevée bientôt, qui, insensiblement, s'éclaircit pour arriver aux collines frontières.

On pourrait alors considérer ces hauteurs comme formant une troisième zone qui serait celle *des pâturages*, mais nous serions maintenant dans le Soudan.

Flore. — La zone côtière où la végétation est si puissante produit en quantité des arbres énormes et des plantes nombreuses que la science n'a pas encore catalogués.

Sur les bords des lagunes croissent les fromagers épineux, les pandanus, les mangliers, les palétuviers. A l'est, on remarque le baobab, le mancenillier, l'acacia flamboyant, les éléïs.

Le palmier s'y trouve en abondance et avec de nombreuses variétés : le palmier à huile (*elais Guineensis*), une des grandes ressources de la colonie ; l'espèce classée sous le nom d'*areca vinifera* qui fournit le vin de palme ; celle qui donne le chou palmiste (*areca oleracea*) ; celle qui sert à la construction des cases à la côte orientale ; les rôniers, etc.

Les bouquets de cocotiers signalent au loin les villages ; très nombreux dans le voisinage de la côte, on ne les trouve plus, cependant, à quelque distance dans l'intérieur.

Les bananiers se rencontrent partout. Le commerce trouve à exporter l'acajou, les bois d'ébène, le caoutchouc. Enfin, c'est aussi le pays de l'arbre à kola dont la noix est si prisée des indigènes de l'intérieur. La côte occidentale et son hinterland semblent être plus particulièrement le pays des kolas.

Les ananas mûrissent dans toute cette région, à l'ombre de la forêt tropicale, sous les lianes gigantesques, où on les rencontre souvent mêlant leurs feuilles rigides en groupes touffus.

La vallée du Cavally possède aussi les arbres fruitiers comme le manguier, l'arbre à pain, l'oranger, le citronnier, le papayer, etc. ; mais il est à présumer qu'ils ont été importés dans les villages à une époque assez récente même, par les quelques missionnaires américains qui visitèrent le pays. Ces cultures y prospèrent comme pourraient y prospérer le caféier, la canne à sucre, si l'on en juge par les rares échantillons qui y furent importés. Les vallées des fleuves de la côte occidentale donnent aux indigènes le riz en abondance.

La deuxième zone, moins favorisée relativement à la végétation, produit en revanche les céréales, surtout au nord où l'on trouve le mil. Le manioc, l'igname sont encore cultivés dans ces régions et, dans la partie septentrionale, l'arbre à beurre.

Faune. — La faune serait peut-être aussi plus variée dans cette deuxième zone.

La forêt est en effet trop épaisse vers le sud pour faire place aux gros animaux. C'est ainsi que les éléphants se rencontrent surtout au nord ; il en est de même des antilopes et des animaux du même genre. La région forestière abrite, cependant, des troupes innombrables de singes aux nombreuses variétés, quelques chats-tigres et une sorte de sanglier.

Les caïmans ne sont pas rares vers l'embouchure des
Côte d'Ivoire.

fleuves, mais les lagunes en sont particulièrement infestées. Les tourterelles, les perroquets gris, les pigeons verts, les ibis, les aigrettes, les toucans, peuplent la forêt.

Les reptiles sont encore représentés par les nombreuses variétés de lézards, dont l'iguane dans l'intérieur et l'inévitable autant qu'innoffensif gecko. Les serpents abondent, surtout au bord des fleuves, où, comme le « serpent noir », ils s'étalent paresseusement sur les troncs d'arbre de la rive. A citer aussi le petit serpent des bananiers, très commun, et une sorte de python atteignant une grande taille.

Malgré tout, l'homme n'a pas à lutter dans ces régions avec un animal ennemi, comme dans l'Indo-Chine, par exemple, avec le « seigneur tigre ». Tout au plus, faut-il compter parfois avec les redoutables légions de fourmis envahissantes, elles-mêmes détruites par le fourmilier ou pangolin.

L'ennemi ici, c'est plutôt l'élément végétal qui submerge et envahit tout, engloutissant les villages comme dans un océan de verdure. L'indigène le combat par le feu, pour s'y ménager une trouée où il cultivera le riz ou le manioc, où il plantera sa bananeraie. L'Européen aurait tôt fait de transformer cette force de production végétale à son profit, car le sol attend toutes les cultures.

CLIMATOLOGIE

Le climat de la Côte d'Ivoire ne comporte pas deux saisons bien distinctes, comme certaines parties de l'Afrique. En réalité, et comme cela doit exister pour un pays aussi boisé, les pluies sont fréquentes et la sécheresse jamais extrême.

On pourrait néanmoins partager l'année de la façon suivante :

De janvier jusqu'à fin avril saison sèche où la tempéra-

ture atteint son maximum ; le thermomètre dépasse alors constamment 28° dans les cases pour atteindre souvent 35°.

Cette période est néanmoins la plus saine pour les Européens et pour les indigènes.

D'avril à juillet, saison de pluies mêlées de tornades, à laquelle succède une saison sèche et chaude (août-septembre). Survient alors une transition qui paraît funeste plus particulièrement aux indigènes (telle serait dans nos régions l'époque de la chute des feuilles).

La deuxième saison des pluies, celle de l'hivernage, semblerait comprendre les mois d'octobre et novembre ; mais elle se prolonge, dans certaines régions (par exemple à l'ouest dans le Cavally), jusqu'à la fin de décembre.

Cette saison, vers sa fin, serait celle du renouveau si la nature n'était, là-bas, perpétuellement éveillée. Les forêts, les rives des fleuves revêtent une teinte moins sombre ; mais c'est aussi la saison la plus pernicieuse pour l'Européen. De la terre détrempée par les orages violents, chauffée ensuite par un soleil de feu, se dégagent les miasmes qui engendrent la fièvre.

Cette division en deux saisons sèches et deux saisons de pluies, déjà quelque peu arbitraire, ne peut cependant pas s'appliquer à tous les points de la région. On peut dire, d'une façon générale, qu'en s'avancant vers l'intérieur les pluies sont retardées.

Le climat de la Côte d'Ivoire ne peut certes pas être dit salubre à l'Européen. Les lagunes sont là dont les eaux noires fermentent au soleil ; dans la forêt et partout traîne une odeur pestilentielle due à la fermentation de l'humus accumulé là depuis des milliers d'années. Quoi qu'il en soit, il faudrait être bien optimiste pour s'étonner de voir le blanc atteint dans ces régions, alors que les indigènes eux-mêmes, comme cela se voit dans les villages des rives nord de la lagune, succombent parfois à l'empoisonnement paludéen. Chez eux aussi il existe de nombreux cas de

lèpre, d'éléphantiasis; mais ces maladies sont communes à celles du Soudan, si l'on en excepte le « ver de Guinée ».

Malgré tout, l'Européen s'accommode parfaitement du climat à la côte même, bien qu'il ne lui soit pas propice. Il est évident, en effet, qu'il n'est pas indifférent d'habiter le bord nord ou le bord sud de la lagune, la forêt ou le littoral. Dans ce dernier cas, la brise de mer bienfaisante à ses influences multiples, tandis qu'à quelques centaines de mètres plus loin elle charrie déjà les miasmes paludéens.

L'état de santé des commerçants français ou anglais établis à la côte (il en est un qui y vit depuis bientôt quarante ans) en dit d'ailleurs plus long à ce sujet que tous les discours.

Nous avons donc là, en tout cas, une bande de sable d'une longueur supérieure à 500 kilomètres parfaitement habitable, d'où le commerçant peut faire rayonner ses échanges dans l'intérieur, et le colon surveiller ses plantations. Peu à peu, l'intérieur lui-même, de proche en proche, deviendra plus clément à l'Européen après le défrichement.

Il n'est que la première conquête du sol qui doit être chèrement payée.

POPULATION, MOEURS ET COUTUMES, ETC.

Densité de la population.

Il est bien difficile d'évaluer, en chiffres, la population de la Côte d'Ivoire. Binger, dans son ouvrage, assigne une densité de vingt à vingt-cinq habitants aux régions du littoral; de cinq à dix à celles du nord de la colonie. Les dévastations du célèbre pourvoyeur d'esclaves Samory sont peut-être une des causes de cette différence, au moins pour quelques territoires.

E. Reclus évalue d'ailleurs à un demi-million la population comprise entre la côte et la ligne de faite confinant au bassin du Niger. Quoi qu'il en soit, ces évaluations ne sont certes pas au-dessus de la vérité.

Le pays de la *Côte d'Ivoire*, que l'on s'imaginerait volontiers assez désert, soit parce que les cartes l'ont laissé en blanc jusqu'à nos jours, soit par sa nature même de forêt tropicale ou pour toute autre cause, donne au contraire l'impression d'un pays relativement bien peuplé. On ne franchit guère une distance de 4 ou 5 kilomètres sur le littoral sans rencontrer d'habitations.

En certains endroits même, les villages se suivent de telle façon qu'on pourrait dire qu'ils forment une suite ininterrompue, et cela sur de grandes distances.

A ce propos, il ne faudrait pas juger de ce que l'on verrait étant sur un navire, en longeant même de très près le littoral. Quelques-uns de ces villages, en effet, pour n'en être pas moins sur la côte, se cachent souvent derrière les premières brousses qui marquent le commencement de la forêt.

Les bombardements des navires anglais, autrefois, n'auraient pas été étrangers, dit-on, à ce retrait.

Sur les bords des fleuves, les villages sont aussi très rapprochés.

Villages et localités de la côte.

Les principales localités de la côte sont, en partant de l'est : *Assinie* avec 4.000 habitants environ (comptoirs de commerce). C'est là qu'un de nos nationaux s'établissait pour la première fois vers 1700. En 1842-43 un poste militaire y fut construit : c'était le *blockhaus*. La douane y a placé un brigadier et quatre commis.

Grand-Bassam (Moueso) est le chef-lieu de la colonie, siège du gouverneur; il compte aussi plusieurs maisons

de commerce françaises et anglaises. Cette localité est en communication avec l'Europe par câble anglais. Le bâtiment de l'agence télégraphique est un des principaux, surtout dans une colonie où les habitations de pierre sont rares. A citer encore la résidence, les factoreries Swanzy, comptoir de la compagnie coloniale française, etc., l'ancien *fort Nemours*.

Dans la lagune de Grand-Bassam se trouvent l'ancien poste de *Dabou* réoccupé de nos jours, et les villages de *Bou-bouri*, *Tiakba*, etc. *Jackville*, sur le littoral, est un point de débarquement pour les marchandises destinées aux noirs commerçants des Jack-Jack. *Grand-Lahou* (Brignan) est aussi un village important ou plutôt une réunion de villages établis sur le littoral de *Blafé* (embouchure du Bandama à *Tiahon*). Grand-Lahou, point d'où partit la colonne Monteil, est en communication, par une ligne télégraphique longeant la côte, avec Grand-Bassam par Jackville.

Les Européens ont adopté depuis longtemps, sur cette côte, la coutume commode de désigner les villages par le nom de l'un d'eux précédé des mots petit, grand ou moyen. Il en va de même, par exemple, pour *Grand-Lahou*, *Moyen-Lahou*, *Petit-Lahou*. On évite ainsi les désignations multiples aux consonnances baroques dont usent les indigènes.

De Grand-Lahou à *Moyen-Lahou*, les indigènes de la côte se livrent à l'industrie du sel qu'ils échangent à l'intérieur (pour des esclaves le plus souvent).

Dans la lagune de Grand-Lahou, les villages sont nombreux, mais peu importants. Ceux de *Tioko* et surtout *Lozoua*, dans l'île du même nom, sont les plus peuplés.

Après *Petit-Lahou* vient *Fresco*, résidence d'administrateur, de même que *Sassandrah* (corruption du mot Saint-André) à l'embouchure de la rivière du même nom.

Entre *Sassandrah* et *San Pedro*, autre résidence, point d'où partit la mission Quiquerez-de Segonzac, il n'est à citer

que le village de *Grand-Drewin*. Les traitants anglais ont des succursales dans toutes ces localités.

A *Berebi* s'arrêtent les paquebots pour embarquer des kroumen ou hommes d'équipage noirs.

Wappou et *Grand-Bassa* sont des villages de moindre importance.

A *Tabou* est placé un administrateur chargé du cercle dit du Cavally.

Le village de *Blieron* et ceux qui l'avoisinent (*Boubouré*, etc.) forment la localité de *Petit-Cavally*, près de l'embouchure de ce fleuve. Il y existe aussi des traitants anglais.

Il est, dans les populations de la Côte d'Ivoire, trois races qui se différencient naturellement et dès l'abord aux yeux du voyageur.

La première, désignée par les Européens sous le nom générique de *bushmen*, comprend, comme le nom l'indique (hommes de la brousse), toutes les populations de la forêt de l'intérieur pourtant si différentes entre elles.

Pour le blanc, le bushman, c'est l'habitant de la brousse, de la lagune, de la côte même parfois, puisque la forêt s'étend jusqu'à la côte.

Ces noirs, qui forment évidemment la majeure partie de la population, ont en général l'aspect rébarbatif, défiant et sauvage.

Les *Kroumen*, au contraire, habitants de la côte ouest, ont déjà pris une certaine teinte de civilisation en voyageant comme hommes d'équipage sur les navires de toutes nationalités.

Grands, forts, robustes, piroguiers et nageurs incomparables, les Kroumen, énergiques et alertes, se distinguent certes des autres noirs. Si le bushman est l'homme de la forêt, le Krouman est bien l'homme de mer par excellence.

Enfin, il est une autre race habitant la côte qui se signale encore par d'autres qualités : l'intelligence plus développée et une grande aptitude à la civilisation.

Les *Apolloniens* (*Almas* ou *Zemmas*) ainsi nommés sans doute à cause de leur beauté corporelle, sont originaires de la Côte d'Or anglaise (à l'ouest du *cap des Trois-Pointes*) ; mais on les rencontre dans notre colonie, surtout à la frontière orientale, se livrant au commerce ou employés à de multiples travaux dans les factoreries.

En 1893, ils étaient ainsi en colonie d'environ deux cents membres au village de Grand-Lahou.

On a voulu voir dans les Apolloniens jusqu'à un mélange de race noire avec les Arabes commerçants du plateau africain.

Cette division en trois races faite de prime abord, pour être assez logique, n'en est pas moins fort superficielle.

Races et tribus connues depuis nos premiers établissements.

On distinguerait encore tout au moins les Ebriès qui, à plusieurs reprises, autrefois et même encore tout récemment (1896), nécessitèrent notre intervention, et les *Jack-Jack* (*Amokouam*) qui font le commerce sans intermédiaires avec les Européens, dont ils écoulent les produits dans l'intérieur. Les Jack-Jack, intelligents et actifs, habitent la côte entre le Bandama et Grand-Bassam ; leur capitale serait *Half-Jack*, *Jackville* ou *Amokouam*.

Les habitants de la côte du Bandama jusque vers Fresco étaient désignés autrefois sous le nom de *Quoua-Quoua*.

Ce nom leur fut donné sans doute jadis par nos marins qui, débarquant dans ces villages, furent accueillis par les *ayouka ! youka !* (bonjour) réitérés des indigènes.

A partir de Fresco, c'est le pays des *Gléboés*. Lorsque le pays change, change aussi la race.

Les *Gléboés* sont déjà apparentés aux kroumens (tout au moins par les mœurs et les habitudes) et ils se confondent avec eux à l'ouest. L'indigène ne trouvant plus sa nour-

riture dans la lagune est allé dans cette région la demander à la mer.

Cependant, la véritable région dite de *Krou* ne commencerait que vers Berebi pour s'étendre jusqu'au Cavally et même quelque peu au delà.

Les Kroumen. — Il est fort possible, comme l'a fait remarquer Reclus, que l'origine de ce mot *kroumen* ne soit pas le *crewmen* (hommes d'équipage) des Anglais, mais vienne bien des noms des villages de *Kraoh* ou *Krou*, se trouvant à l'ouest du Cavally.

Quoi qu'il en soit, tous les voyageurs qui ont longé la côte connaissent les Kroumen, ces intrépides marins noirs qui viennent s'engager momentanément comme hommes de peine à bord des grands navires.

Les Kroumen se divisent eux-mêmes en *Tepos*, *Plabos*, *Babos*, etc., tribus qui sont souvent en querelles.

Les *Babos* (les grands) habitent l'embouchure même du fleuve Dou ou Cavally qui, malheureusement, ne constitue pas pour eux une frontière, puisqu'il existe des Babos sur le territoire libérien de la rive droite.

En somme, les Kroumen, qui voyagent constamment sur les navires européens, poussant parfois jusqu'au Congo, jusqu'au Sénégal, qu'on retrouve comme piroguiers, employés de factoreries sur tous les points de la côte, forment une race qui n'est pas loin de se croire civilisée.

Les Kroumen ne vivent guère, à ce propos, en bon voisinage avec les Libériens. C'est peut-être le moment de dire deux mots de cette république noire qui confine à nos possessions et qui peut nous donner des enseignements pour notre œuvre en Afrique.

La République de Libéria.

Au commencement de ce siècle (vers 1815), une première colonie de quarante noirs libérés venus d'Amérique s'établissait à la Côte des Graines. En 1820, cette colonie s'augmentait d'un nouvel arrivage de noirs formant bientôt la petite république du *Maryland*, au sud de *Monrovia*.

Les territoires se formaient par tranches perpendiculaires au rivage.

En 1860, l'Etat se créait par l'union de ces territoires, dont quelques-uns, ceux du nord, furent bientôt convoités par l'Angleterre.

C'est ainsi que la colonie anglaise voisine, la *Sierra Leone*, se les annexa en 1883.

Des traités successifs, signés entre les puissances civilisées, vinrent garantir l'autonomie du Libéria, qui s'était accru encore, en 1877, d'un nouvel arrivage de noirs d'Amérique.

Il semblait, dès lors, que le nouvel Etat allait entrer dans une voie de prospérité.

Cependant, ces noirs libérés, qui avaient l'appui de nombreux philanthropes, auxquels on avait enseigné à lire et à écrire et surtout les modes de culture du sol, etc., ne donnèrent pas ce qu'on était en droit d'attendre d'eux.

Aujourd'hui, la République de Libéria est très endettée, et comment en serait-il autrement dans un pays qui ne produit pas, qui ne travaille pas? A peine existe-t-il des relations de commerce avec l'Angleterre et le port de Hambourg.

Après tout, peut-être ne faut-il pas demander beaucoup à cette race maintenant épuisée, à ces descendants d'esclaves qui donnèrent autrefois toute leur énergie au profit du maître.

La race qui défricha l'Amérique du Nord a accompli

une tâche assez considérable pour qu'on ne puisse exiger d'elle encore le défrichement de cette partie de l'Afrique.

Le nombre des habitants du Libéria va constamment en décroissant.

D'ailleurs, si nous avons transmis aux noirs libérés ce qu'on appelle les bienfaits de la civilisation, il faut bien dire aussi qu'ils ont hérité de nos vices, si bien qu'à l'heure actuelle la population du Libéria n'est pas à donner en exemple à la population voisine, celle des Kroumen, dont nous avons commencé à occuper le pays depuis si peu de temps.

Les habitants de la rive gauche du Cavally sont loin, du reste, de faire un accueil sympathique aux Libériens.

Heureusement qu'il nous est possible de montrer aux indigènes du pays krouman, comme exemple plus heureux de peuples ayant subi l'influence des nations civilisées, nos braves noirs du Sénégal qui, tout en étant libres, eux aussi, servent la France avec le plus entier dévouement (soldats, miliciens, fonctionnaires à la Côte d'Ivoire). Ainsi l'œuvre de civilisation entreprise dans une colonie porte aussi ses fruits dans les autres pays.

Peuplades de l'intérieur.

1^o Région occidentale. — L'hinterland de la Côte d'Ivoire, depuis le Bandama jusqu'au Cavally, est peu connu. Immédiatement après les populations de la côte, on trouverait, en allant au nord, une peuplade désignée par les indigènes kroumen sous le nom générique de *Paï-Guons*, dans le bassin du Cavally, les *Paï-Pi-Bri* derrière la côte des *Glé-boés*, puis les *N'Gouans* confinant au Baoulé et les *Lôs*.

Cette zone, parallèle au rivage, serait aussi la plus sauvage; le peu de relations que ces peuples entretiennent avec la côte n'est pas suffisant pour opérer une fusion.

D'ailleurs il existe des villages d'échanges, des marchés (comme Grabo sur le Cavally) qui sont comme des points frontières que les uns et les autres ne franchissent pas. Cependant, il y a environ une dizaine d'années, une troupe de *Paï-Gnons*, armés d'arcs et de flèches, venait consulter le « Grand Fétiche » dont la réputation s'étend bien loin et qui habite les bords de la rivière *Niéro*, affluent de gauche du Cavally, à 25 kilomètres de la mer.

Ce fait, pourtant, est bien rare, et encore plus rarement peut-être, verrait-on les indigènes de la côte s'enfoncer dans l'intérieur.

Néanmoins, il se fait des échanges (sel, esclaves, produits européens, cotonnades de l'intérieur) qui seraient bien plus considérables, n'était l'humeur batailleuse de toutes les tribus de ces régions.

L'anthropophagie. — Les accusations d'anthropophagie portées sur tous ces peuples ont été trop fréquentes pour qu'elles puissent être facilement réfutées.

L'amiral Fleuriot de Langle signalait autrefois le cannibalisme même chez les *Gléboés* et dans la région du Grand-Bassam.

Mollien, Winwood Read l'ont signalé dans l'hinterland du Libéria. De grands voyageurs, dans leur traversée de l'Afrique occidentale — le colonel Monteil entre autres et le capitaine Binger — ont d'ailleurs entendu souvent parler de cannibalisme. Mais, à vrai dire, s'il est des blancs qui ont assisté parfois à des scènes de meurtre, bien rares, pour ne pas dire introuvables, sont ceux qui ont surpris des indigènes dans leurs repas de cannibales. C'est même ce qui rend M. Binger fort sceptique à ce sujet.

En tout cas, il est certain qu'à la Côte d'Ivoire, depuis l'installation définitive des Européens, on n'a jamais eu à signaler aucun fait de ce genre.

Cependant, pour ma part, mon interprète krouman m'a affirmé plusieurs fois avoir vu, dans le Cavally, au village

de Grabo, un « homme bouilli » que les indigènes réunis ne se firent nul scrupule de manger.

C'était un chef de la tribu ennemie qui venait d'être pris, et ce festin aurait été une manière de fêter la victoire, tout en humiliant les voisins.

Mon interprète avait soin d'ajouter, pour ne pas nuire à la réputation de ses congénères, que de tels faits étaient fort rares, tendaient à disparaître complètement et que nulle part aussi on ne mangeait la chair humaine par besoin ni par goût.

Cette explication de l'anthropophagie, niée par certains voyageurs africains, affirmée par d'autres, doit être la bonne, dans un pays où la nature a prodigué la nourriture à l'homme, sans qu'il ait presque à lutter pour l'obtenir.

Peuples de la frontière nord. — Derrière cette zone de peuplades encore barbares s'étendent des territoires fort vastes et demeurant inexplorés, mais où du moins une civilisation relative venue du nord a quelque peu pénétré sous le couvert de l'islam.

La région au nord du pays des Paï-Gnons, territoire des *Tomas*, possède même deux villes assez importantes : *Nahala* et *Mousardou*, depuis longtemps signalées.

Mousardou, qui compte peut-être environ 8.000 habitants, a été visitée par le Libérien Anderson; cette ville entra même en relations avec la République de Libéria par des traités passés en 1869.

Quant à *Nahalo* ou *Nahala*, elle fut signalée à Zweifel et Moustier explorant la haute vallée du Niger comme un pays de légende.

Le pays qui s'étend à l'est, très vaste, porte le nom de *Ouorodougou* (pays des kolas, en mandé). C'est en effet dans cette région et dans les centres comme *Touté*, *Kani*, *Sakhala* que se fait l'échange important du fruit presque sacré pour les noirs du Soudan.

Les kolas viennent de la forêt qui est au sud. Le pays producteur n'est pas loin dès lors d'être aussi sacré, fétiche aux yeux des indigènes.

En tout cas, cette superstition semble être exploitée par les races qui font ce commerce pour en conserver le monopole. Telle serait encore une raison du retard apporté à la pénétration dans cette région.

Ces pays sont très peuplés, en général, par des indigènes de race mandé, souvent musulmans et pour la plupart industriels et commerçants.

Malheureusement, les ravages de Samory, exercés particulièrement dans la région du nord qui portait le nom d'*Etats de Samory*, et notamment dans le *Ouassoulou*, ont dépeuplé considérablement le pays.

Les *Etats de Samory* étaient, en effet, comme un grand réservoir d'esclaves, où l'on semble avoir puisé déjà depuis fort longtemps, car ce ne sont certes pas les indigènes de la côte qui fournirent autrefois les cargaisons de la traite.

De nos jours encore, on trouve chez les indigènes kroumen des captifs de race mandé, achetés dans les marchés de l'est (à Tiessalé, etc.). Dans cette dernière région même, ces captifs sont plus nombreux que partout ailleurs.

Les noirs de la côte de Krou se procurent bien aussi des captifs provenant des territoires directement au nord de leur pays. Mais ces captifs semblent être d'une autre race habitant les montagnes et ne parlant pas le mandé.

L'esclavage. — Ainsi l'esclavage existe toujours dans nos possessions, car il n'est possible de le supprimer qu'à la longue. En tout cas, il ne faut pas attribuer à ce mot *esclavage* toute l'acception qu'il comporte chez les blancs.

L'esclavage noir, on l'a dit souvent, est une domesticité relativement douce, facilement acceptée par le captif, en général bien traité et qui finit parfois par oublier sa première patrie.

Il en va de même à la Côte d'Ivoire.

Les sacrifices humains. — Cependant les sacrifices d'esclaves, à l'occasion de la mort du maître, sont encore assez fréquents.

L'occupation française n'a pas encore réussi à enrayer complètement (et la tâche est difficile) les meurtres de captifs. C'est ainsi que, dans la lagune de Grand-Lahou, les cadavres de ce genre sont encore de nos jours jetés dans une île, sans sépulture, empestant l'air déjà vicié. Enfin il est un grand arbre sur le rivage de cette même lagune où naguère les crânes des sacrifiés étaient suspendus à toutes les branches.

Aujourd'hui les crânes ont disparu et il faut aux noirs toutes les ruses pour échapper à notre surveillance et continuer leurs funèbres coutumes.

2^e Région orientale. — La région orientale, celle qui a été parcourue par les voyageurs, par la colonne Monteil, est évidemment la plus connue.

Elle comprend :

I. Les territoires voisins de la côte (*Souamlé-Ébrié, Bouboury, Akapless, Sanwi*, etc.), où les villages sont très nombreux.

Krinjabo est un des centres les plus importants du *Sanwi*.

II. Les pays d'*Attié*, de *Bettie*, du *Morénou* et de l'*Indénié* au nord.

III. Le *Baoulé*, qui forme une vaste région arrosée par le Bandama ou Lahou et où des postes militaires furent établis, le plus éloigné au village de *Kodiokofikrou*. *Tiessalé*, marché important, est à la lisière du Baoulé.

IV. Les *Etats d'Ardjoumani* confinant à l'ouest au Baoulé et comprenant (d'après Binger) :

1^o L'*Assikasso* dont le centre le plus important est *Anni-bilé-krou*;

2^o Le *Gottogo* ou territoire de *Bondoukou*. Cette ville

(2.500 habitants), à la lisière nord de la forêt dense « présente, dit M. Monnier, ce caractère peut-être unique d'une cité musulmane capitale d'un pays fétichiste ». Elle est surtout habitée par des indigènes de race mandé ;

3° Le *Fougoula*, situé cependant dans les pays d'influence anglaise ;

4° Le *Barabo* ;

5° Le territoire des *Pakhalla*.

Au nord du *Baoulé* et du *Bondoukou* s'étendent l'*Anno*, le *Diammala* et le *Djimini*, confinant à leur tour au pays de Kong.

Le *Diammala* est un pays fertile, surtout vers le centre de *Satama-Soukoura*.

La population est hospitalière et s'adonne à la culture du maïs, de l'igname, du sorgho.

Dakhara (le camp) est la capitale du *Djimini*. Ces villages, comme celui de *Ouandarama*, se ressentent déjà de l'influence civilisatrice venue du nord.

Kong, la ville aux cinq mosquées, a environ 15.000 habitants. On retrouve là l'influence musulmane venue du Soudan, avec lequel Kong fait le commerce (étoffes, sel, kolas, etc.). Il y existe des industries diverses : le tissage surtout et la teinture.

En relations avec l'intérieur, avec des grands marchés éloignés comme Tombouctou, à l'entrée du grand plateau africain, il importe de favoriser la pénétration par la Côte de Guinée des produits européens vers ce centre qui les reçoit plutôt du nord-ouest à l'heure actuelle. Quelques produits viennent de Bondoukou.

La population de Kong, de race mandé, est industrielle, active et intelligente, et, grâce aux efforts des explorateurs, elle est acquise à la France.

Religions. Coutumes.

On a partagé les pays de la Côte d'Ivoire en trois zones, relativement aux croyances des indigènes et qui correspondaient en même temps à leur état de civilisation.

1^o *Le fétichisme*. — Les premiers pays sont entièrement fétichistes; ce sont ceux qui comprennent toute la côte et la forêt même.

Cependant ce fétichisme n'a rien d'outré et, en somme, les indigènes de cette région sont tout prêts à accepter une religion véritable, car leurs croyances n'ont rien de précis.

Chaque village a bien son fétiche grossièrement sculpté et légué par les ancêtres; une vague peur des esprits conseille bien aux survivants d'enterrer le mort avec de grandes cérémonies et des libations copieuses; mais il se trouve toujours parmi les noirs quelque esprit plus clairvoyant qui met à profit la crédulité de ses congénères pour prendre le titre et les avantages du féticheur. Les féticheurs calment les flots lors du passage de la barre, guérissent les maux les plus divers par les procédés les plus étranges et, en somme, sont tout à fait analogues aux « sorciers » de notre moyen âge.

C'est à bon droit, du reste, qu'on a remarqué que l'état de civilisation de ce pays ressemble à celui des premiers temps de notre moyen âge pour le peuple.

Les nations civilisées ont ressemblé autrefois par plus d'un point aux tribus qui nous occupent. La « question », les tortures existent toujours là-bas dans toute leur absurdité et les « jugements de Dieu » consistent dans l'épreuve de l'essaim d'abeilles et surtout celle du poison. Si le patient sort sain et sauf de ces épreuves, il est innocent; dans le cas contraire, il est déclaré coupable.

Parmi les féticheurs de la Côte d'Ivoire, celui de la rivière Niero (vallée du Cavally) est un des plus célèbres.

De toute la côte, de Grand-Bassam même à plus de 500 kilomètres, on vient consulter l'oracle qui, en échange de produits de toute sorte, donne aussi des conseils de toute nature. On dit que les crânes des infortunés voyageurs Voituret et Papillon sont en possession du grand féticheur, mais cette assertion n'a jamais été vérifiée.

2^o La deuxième région comprend les pays à demi fétichistes, à demi musulmans, qui sont habités par des peuples de la lisière nord de la forêt tropicale.

Cependant les centres de *Bondoukou*, *Mango*, *Sakhala*, *Kani*, *Touté* et *Mousardou* situés dans cette région, sont donnés par Binger comme entièrement musulmans.

3^o Enfin Kong et les régions de l'ouest sous la même latitude, sont déjà complètement acquises à l'islam.

Peu à peu, la pénétration de la religion de Mahomet s'opère, venant du nord, et le siècle prochain la verra, certes, arriver à la côte.

L'islamisme est plutôt fait, de ce côté-là, pour nous faciliter notre tâche.

Les missions catholiques. — Quant aux missions catholiques, elles semblent avoir délaissé de tout temps la Côte d'Ivoire. Seuls des missionnaires américains ont pénétré dans le Cavally où ils sont encore établis en bien petit nombre à Demaeh, à Bohlen, sur la rive libérienne.

L'année 1896, sur sa fin, a vu cependant un départ de missionnaires catholiques français pour la colonie.

La famille; le village. — La polygamie existe partout et, surtout dans les deux premières régions, la femme a seule la charge des travaux domestiques. L'homme chasse, pêche, cultive le riz, récolte, etc, ou le plus souvent se repose.

Les villages d'une même tribu sont en général groupés sous l'autorité d'un chef unique, le roi du pays; mais souvent aussi ces villages sont indépendants et ne reconnais-

sent que l'autorité de leur chef local, autorité qui, parfois, est encore bien restreinte.

Cependant le sentiment de la justice, bien développé chez les indigènes, les fait obéir le plus souvent aux décisions du chef, qui s'accompagnent de celles des notables (les vieillards) de l'endroit.

La douceur qu'on a voulu voir chez les indigènes n'est peut-être que la passivité des races noires qui les soumet, même celles réputées les plus énergiques, à l'influence des blancs. Par contre, il ne faudrait pas voir dans un accueil peu hospitalier un sentiment hostile qui n'est causé le plus souvent que par la peur ou la défiance, appelé même à disparaître peu à peu, surtout dans une occupation française.

Langues. — Les langues de la Côte d'Ivoire, du moins celles qui se parlent à la côte ouest, semblent appartenir à la classe dite des *monosyllabiques*, contrairement aux langues des pays de l'intérieur qui, comme le *mandé*, appartiennent à la classe dite des *agglutinantes*.

A la côte de Guinée, c'est en effet souvent le même mot, prononcé de façons différentes avec diverses inflexions, qui sert à désigner différents objets. Ces dernières langues ne sont pas cependant les plus assimilables pour un Européen, malgré leur pauvreté, à laquelle n'échappent pas, du reste, les dialectes de l'intérieur, même le *mandé*.

L'*agni* est parlé à la côte ouest (Grand-Bassam, Assinie, etc.) jusqu'à Jackville et dans l'arrière-pays où il est encore compris, même au nord de Bondoukou.

Le *brignan* se parle à la côte depuis la rive gauche du Bandama jusqu'à Fresco. Au nord des pays brignans de Grand-Lahou, de l'autre côté de la lagune, les indigènes désignent leur dialecte sous le nom de *drida*, puis de *gallo*, etc.

A partir de Fresco, c'est la langue des Gléboés, celle de la grande famille krou qui domine; en réalité ces dialectes,

qui se multiplient à l'infini, variant parfois de village à village, ont pourtant assez de ressemblance entre eux pour qu'il soit possible à un indigène (du moins au bout de peu de temps) d'être compris sur une longue étendue de territoire; tels les anciens patois de la France qui ont tendance à disparaître maintenant.

Ces dialectes aux assonances gutturales possèdent cependant parfois des inflexions fort harmonieuses. La consonnance qui domine est *ou* ou *o* comme dans *cotte*; ce dernier son revient à chaque instant dans le parler des indigènes.

Enfin, il est en outre un *dialecte de métier* chez les Kroumen, formé, outre les mots primitifs du vocable indigène, d'anglais, de français, d'américain, dénaturé déjà par les habitants du Libéria, voire de provençal et de breton.

La langue krouman s'est ainsi créée au contact des matelots des diverses nationalités, chez ces noirs qui ont déjà une réelle aptitude à s'assimiler les langages étrangers.

Les dialectes des peuples Lôs, Paï-Pi-Bri, Paï-Gnons, etc., ont encore des analogies avec ceux de la côte.

Bien au delà, au nord, s'étendent les pays de langue mandé, si répandue, avec une diffusion si grande, qu'elle est bien faite pour étonner les Européens qui conservent encore dans leurs étroites frontières leurs langages nationaux les plus disparates intacts, malgré la facilité des communications.

De sorte qu'un grand explorateur a pu dire qu'il était possible de traverser entièrement l'Afrique avec la connaissance de trois langues « le bambara ou mandé, le haoussa, l'arabe ».

COMMERCE ET RESSOURCES

Les maisons de commerce anglaises sont établies depuis fort longtemps à la Côte d'Ivoire (à Grand-Lahou, par exemple, depuis deux siècles). Il faut avouer qu'à l'heure actuelle les Anglais détiennent encore dans notre colonie une part très considérable du commerce (1).

Si l'on en juge même par les transactions qui s'opèrent, par les recettes des douanes fort rémunératrices, on en conclut que ce commerce, échange exclusif des produits européens contre les produits indigènes, est assez prospère.

Exportations. — Les exportations consistent en huile de palme, en or, en acajou et bois d'ébénisterie, en caoutchouc.

Les amandes de palme peuvent se récolter dans toute la région de la Côte d'Ivoire proprement dite et l'or, pour être plus rare, n'en est pas moins répandu avec la même diffusion.

Les indigènes se le procurent en lavant les sables et graviers des cours d'eau et en creusant de petits puits le long des berges.

Tous les explorateurs de cette région ont signalé la présence de l'or : « Le bassin entier du *Comoë*, dit M. Binger, n'est qu'un immense placer à peine entamé. De Grand-Bassam et d'Assinie à *Groumanio* et *Bondoukou*, toutes les transactions se font en or. »

(1) Jusqu'en 1842 les Anglais étaient même seuls à commercer avec la Côte d'Ivoire.

« C'est une contrée dont le sol sue l'or », dit à son tour le capitaine Marchand.

Enfin, les récentes explorations de M. P. d'Espagnat ont signalé aussi le métal précieux dans la région de l'*Attié*.

L'exportation de la poudre d'or annuelle est d'environ 300.000 francs.

La forêt, si riche, n'est pourtant mise à contribution (et encore bien peu) que pour l'acajou et les diverses lianes qui donnent le caoutchouc, mal récolté du reste par les indigènes.

Cependant, depuis quelque temps, l'exportation des bois d'acajou semble augmenter. A *Frembo*, dans le pays d'Assinie, ce nouveau commerce a fait presque entièrement abandonner celui de l'huile de palme, qui devient d'année en année moins rémunérateur.

Importations. — On importe à la Côte d'Ivoire des tissus, de la poudre, des fusils à silex, des alcools, du tabac en feuilles, du savon et une foule de menus articles composant ce qu'on nomme la pacotille (parfumerie, glaces, verroterie, perles, couvre-chefs et ombrelles, etc.)

Il y a longtemps que l'ivoire qui, du reste, a toujours été assez rare, n'est plus un objet de trafic.

Les tissus importés viennent pour la plupart de Manchester. Toutefois, les tissus français ont la réputation d'être meilleurs. Mais ce genre de commerce trouve une concurrence dans les cotonnades venues de Kong. Les pagnes fabriqués à Kong ont plus de prix aux yeux des indigènes, quoique plus grossiers. Les commerçants anglais exploitent parfois cette préférence en faisant tisser des pagnes semblables à Manchester.

La concurrence commerciale s'exerce encore par les indigènes *Jack-Jack* qui trafiquent directement sans l'intermédiaire d'Européens et font ainsi environ dix millions d'affaires par an.

Suivant M. Verdier (dont la compétence en cette matière

est certes indiscutable), les produits qui se vendent à l'heure actuelle, à la Côte d'Ivoire, sont les mêmes que vers l'année 1861 et leur quantité n'aurait pas varié.

Il serait encore plus à regretter, cependant, que la plupart de ces produits fussent anglais, bien qu'importés par des maisons de commerce françaises.

Les produits anglais ou allemands, souvent de qualité inférieure, à vrai dire, s'obtiennent cependant à bien meilleur compte.

Les alcools importés (gin, rhum dit de traite) sont l'objet d'un trafic important. Les indigènes ne s'adonnent que trop à l'alcool, et c'est à tel point que le décor de la forêt tropicale est souvent gâté pour l'Européen remontant les fleuves, par la vue de bouteilles de gin carrées, flottant vides au fil de l'eau.

Il est certes pénible de voir des races d'« Antinoüs », d'« Apolloniens », de « vrais bronzes florentins » (ainsi qu'ont été désignés parfois les indigènes par des voyageurs émerveillés de leurs formes sculpturales), déchoir peu à peu par l'abus du gin et des liqueurs fortes.

Cependant, si la funeste passion apportée par les Européens est un mal, il faut convenir aussi qu'elle est un mal nécessaire.

Pour permettre aux blancs de s'implanter dans de tels pays, d'y commercer, il faut évidemment créer à l'indigène des besoins nouveaux. L'alcool est là un auxiliaire énergique mais sûr.

Le sol. — Le sol de la Côte d'Ivoire, très fertile, paraît propre à toutes les cultures tropicales.

Cependant la vraie culture n'est guère représentée que par la plantation de cafés d'*Elima*, appartenant à M. Verdier.

Cette plantation de caféiers, importés du Libéria, couvre une superficie de plus d'une centaine d'hectares sur les bords du *lac Aby*, près d'Assinie; elle est très prospère.

Il est à présumer que la fertilité merveilleuse de la forêt

réserverait encore des surprises à qui se donnerait la peine de la défricher.

« Au nord de ces opulentes et riches régions, dit M. Binger, on entre dans la zone des céréales et des graines végétales ; le cé, la pourguère, le ricin abondent.

» Au delà, ce sont les riches pâturages du *Mossi*, les plantations de tabac, d'indigo, de textiles. »

Mais un des obstacles à toute culture ou exploitation est le défaut de la main-d'œuvre à la colonie.

Les noirs sont naturellement paresseux : leur recrutement pour l'exploitation est dès lors difficile.

L'apprentissage de la culture est déjà, en outre, une œuvre à part assez considérable, car ils sont complètement ignorants du travail du sol. Enfin, dressés et aptes à la besogne demandée, ils s'en acquittent mal ou ne travaillent qu'à leurs heures.

Les échanges. — La monnaie d'échange à la côte orientale est la *manille* ayant la forme d'un fer à cheval ; c'est un alliage de cuivre et d'étain et la valeur est d'environ vingt centimes. Les manilles ont été importées il y a fort longtemps à la Côte d'Ivoire par nos voisins d'outre-Manche.

Dans l'intérieur, le sel en barres venu de la côte, la poudre d'or, etc., et surtout les coquillages nommés cauris, servent encore de monnaie d'échange.

Voies commerciales. — Les voies commerciales de l'est sont les plus importantes. Cependant il s'opère certainement des transactions directes entre les indigènes de la côte ouest et ceux de l'intérieur.

La voie du *Comoë* par *Bettié*, *Mango* et *Kong* serait sans doute la principale ; en tout cas, nous avons intérêt à la rendre telle.

La route du *Baoulé*, partant de *Grand-Lahou* et gagnant le nord par le *Bandama*, est celle qui a été signalée par le capitaine Marchand ; elle permet aussi de gagner *Sakhala* ou *Kong* et, de là, les grandes voies du Soudan.

Il peut paraître bizarre d'employer la qualification de routes à des sentiers plus ou moins battus, à des portions de cours d'eau plus ou moins navigables, en un mot à des voies d'accès souvent difficiles dans un pays de forêts où les animaux porteurs sont inconnus.

A la Côte d'Ivoire, en effet, les mulets, les chevaux sont encore des bêtes apocalyptiques que la colonne Monteil leur a révélés. Tous les transports doivent se faire à dos d'homme ou en pirogue.

Tout cela n'importe pourtant que d'une façon secondaire dans l'établissement d'une voie commerciale.

Il faut avant tout la libre circulation obtenue des roitelets nègres, les péages supprimés ou diminués, en un mot la bienveillance des pays traversés.

C'est aussi ce qu'ont cherché à acquérir, dans tous leurs voyages, les explorateurs à la Côte d'Ivoire en plaçant les diverses régions sous le protectorat français, et par cela même leur œuvre est doublement utile.

Au point de vue budgétaire, la Côte d'Ivoire est en voie de prospérité, grâce aux droits de douane principalement.

Le régime douanier date de 1889, époque à laquelle il a été définitivement établi après quelques essais antérieurs.

« La moyenne des droits est de 70 p. 100. » (VERDIER, *Trente-cinq années de lutte aux colonies.*)

Cet apport a permis néanmoins de doter la colonie d'écoles qui vont encore se multipliant. A Assinie, M. Jean-d'heur a donné tous ses soins à l'enseignement des jeunes indigènes.

« La Côte d'Ivoire ne dépense que 10.000 francs, soit 1/60 de son budget, pour l'enseignement. » (*Le Temps*, février 1897.)

Enfin, un réseau télégraphique est établi à l'heure actuelle longeant toute la côte, reliant bientôt les localités du Cavally à celles d'Assinie.

Ce réseau continuera celui qui était déjà établi de Grand-Bassam à Lahou par Jackville.

Chiffre des affaires à la Côte d'Ivoire (année 1894).

(Extrait de l'ouvrage de M. Verdier.)

Importation	3.179.009 fr. 49
Exportation	4.069.409 25
	<hr/>
TOTAL	7.248.418 fr. 74

Droits perçus pour la douane..... 978.203 fr. 88

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Le mouvement colonisateur européen.

Dans un discours au Parlement, l'an passé, un homme d'Etat expérimenté constatait justement qu'une force pour ainsi dire indépendante de leur volonté semblait pousser, à notre époque, les peuples de la vieille Europe à émigrer vers les terres lointaines et à s'implanter dans des pays jusqu'alors inconnus.

Chaque nation, petite ou grande, parfois même au détriment de ses intérêts directs, paraît obéir en cela à une loi fatale qui l'entraîne à prendre sa part de nouveaux territoires dans toutes les régions du globe. Tour à tour l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne, la Belgique même, vont se disputer la possession des pays d'Afrique.

Telles les migrations des races d'autrefois qui semblent avoir obéi aussi à une secrète impulsion.

Il est certain toutefois que de tels mouvements, indéniables, ont une cause profonde, une cause sociale sans doute, qu'il ne nous appartient pas de rechercher.

On peut être ou non colonisateur, douter des avantages que procurera à la métropole toute tentative de cette nature, être même l'adversaire acharné de l'expansion coloniale ; mais on ne peut nier la nécessité qui s'impose dès lors à la France de suivre le même mouvement.

C'est maintenant une question de vitalité pour une nation.

Non, certes, les récompenses obtenues, les avantages

recueillis dans ses diverses œuvres colonisatrices à travers les siècles n'ont pas été pour notre pays proportionnés aux efforts, aux sacrifices qui lui furent imposés !

Ne parlons pas de l'Inde, du Canada, et de tant d'autres colonies acquises au prix de luttes glorieuses mais perdues par notre faute.

Mais que de pays étrangers où le sang français, versé en abondance, n'a pas même servi (comme celui du champ de bataille de Waterloo, où les moissons dorées poussent, de nos jours encore, drues et vivaces) à fertiliser un sol ingrat.

De sorte que devant nos efforts infructueux ou devant l'invasion des Anglais, qui savent s'emparer de nos possessions coloniales après que les Français, venus les premiers, ont préparé le terrain, un esprit chagrin pourrait dire que, pour la France, « coloniser » c'est « travailler pour le roi de Prusse... ou plutôt pour la reine d'Angleterre ».

Les Anglais en Afrique.

Il est de fait que nos voisins les Anglais savent bien mieux que nous tirer parti de toutes les ressources du pays conquis, en drainer les produits, trafiquer, commercer pour leur plus grand profit. Il n'est pour eux aucun scrupule lorsqu'il s'agit de leurs intérêts pécuniaires.

Stanley et bon nombre d'autres explorateurs anglais du continent noir ont laissé derrière eux une trouée sanglante. Dans leurs expéditions en Afrique, nos voisins se sont montrés plutôt cruels, en particulier dans les deux guerres de l'Achanti. C'est qu'il s'agissait de s'assurer complètement une contrée où l'or abonde.

Naguère encore les Anglais ne nous ont pas caché leur étonnement de voir qu'après la prise de Tananarive, les vainqueurs, loin de mettre la ville à feu et à sang, se montraient au contraire d'une aménité extrême.

Il y aurait mille exemples à citer de ce qu'a provoqué ce « sens pratique des affaires » dont sont fiers les Anglais.

L'Inde, entre autres, peuplée autrefois de races riches et prospères, n'est plus habitée aujourd'hui que par une population affamée, pressurée d'impôts par le gouvernement britannique.

Voilà la caractéristique de la colonisation anglaise.

Caractère de la colonisation française en Afrique.

Il semble, au contraire, qu'en colonisant, la France n'obéisse d'abord qu'à des sentiments généreux. Quel explorateur français, au lieu de semer la terreur, ne s'est appliqué à se concilier les peuples, à les gagner par des idées de justice ?

Mais la France ne fait qu'obéir en cela aux idées qui l'ont toujours guidée. Après s'être fait l'arbitre des nobles causes en Europe, en Amérique même (émancipation des peuples, secours aux opprimés), elle continue aujourd'hui son rôle en Afrique en cherchant à y faire pénétrer le bien-être de la civilisation, l'instruction, à guérir des plaies comme celles de l'esclavage.

C'est ainsi, par exemple, que nos forces militaires ont été employées en partie dans ce but contre Samory.

Ce serait une grave erreur de croire que de tels procédés ne portent pas leurs fruits.

L'attachement parfois et la sympathie des indigènes pour le nom français, au détriment de tout autre, ne sont pas un vain mot. « Français », partout, c'est synonyme de générosité et non pas d'égoïsme.

A la Côte d'Ivoire, il en est ainsi comme ailleurs.

On peut avouer que notre colonie nouvelle est tout au moins aussi anglaise que française, si elle ne l'est même pas davantage.

Plus nombreux y sont les commerçants britanniques ;

bien plus nombreux aussi sont les indigènes qui n'ont eu de relations qu'avec les Anglais et qui baragouinent la langue de Shakspeare.

Cependant il convient d'ajouter que la nation des commerçants britanniques y est appréciée à sa juste valeur et que nos qualités nationales ont su être reconnues. Sur ce point, comme sur tant d'autres, les indigènes sont véritablement d'un rare bon sens.

**La colonie de la Côte d'Ivoire mérite tout l'intérêt
de la métropole.**

La France doit donc continuer encore là-bas son rôle généreux de médiatrice et de libératrice. Loin d'abandonner les territoires gagnés, qu'elle cherche au contraire à étendre son influence en Afrique, puisque son rayonnement est un bienfait.

Puis, trop de sang français déjà a été versé sur ce sol de la Côte d'Ivoire pour qu'il nous soit possible de nous en désintéresser maintenant. Les indigènes de ce pays ont le culte de la terre où dorment leurs ancêtres : que ce même pays, où sont morts tant de nos compatriotes, soit pour nous aussi un lambeau de la patrie !

Enfin, il est des arguments irréfutables qui militent en faveur de la colonisation à la Côte d'Ivoire : extrême fertilité du sol, abondance des ressources, en un mot, la richesse même du pays.

Un jour viendra sûrement où la rigueur du climat ne sera plus un obstacle à la culture, soit que le défrichement des forêts ait assaini la région, soit qu'une race particulière de colons s'y soit acclimatée. De ce moment datera pour la Côte d'Ivoire l'ère de la grande prospérité.

Position avantageuse de la colonie de la Côte d'Ivoire.

Il convient en effet de remarquer la position avantageuse qu'occupe cette colonie sur le littoral africain occidental et par rapport au continent lui-même.

N'oublions pas que dans le sud de l'Afrique, des Etats sont en train de se former, des villes populeuses se fondent à l'heure actuelle, pour ainsi dire presque spontanément, en des points où naguère encore s'étendait la plaine déserte.

La route commerciale maritime de l'Afrique occidentale devient par suite de plus en plus fréquentée.

La Côte d'Ivoire forme en ce cas pour la France une escale à souhait.

Progrès à accomplir à la Côte d'Ivoire.

Quels buts doivent être poursuivis à l'heure actuelle dans notre nouvelle colonie ?

D'abord, l'établissement de voies de pénétration nombreuses et faciles vers l'intérieur.

On ne saura jamais les assurer trop nombreuses.

« La pénétration, dit M. Binger, aura forcément pour effet :

» 1^o De restreindre les guerres et d'arrêter le dépeuplement économique ;

» 2^o De nous créer des relations économiques avec les indigènes ;

» 3^o D'introduire notre civilisation ;

» 4^o D'éteindre progressivement l'esclavage. »

A ce point de vue, la liaison de la région du Cavally avec nos possessions du Soudan s'impose dès lors, de même que la construction de voies ferrées, à l'exemple des Anglais dans la colonie voisine, et l'établissement d'un wharf facilitant l'accès de la côte même.

Il serait nécessaire aussi de fixer, autrement que sur le papier, notre frontière occidentale qui longe les possessions libériennes et celles de la colonie de Sierra-Leone.

Ainsi, ce serait faire œuvre triplement utile que de reconnaître ces régions, mais le principal avantage serait de pouvoir combattre l'influence anglaise.

Les Anglais nos ennemis.

Les Anglais sont certes nos plus grands adversaires là-bas. L'importance de ces régions qui, chez nous, passe souvent inaperçue, ne leur a pas échappé. Ils le montrent dans l'acharnement qu'ils mettent à s'établir au nord de la Côte-d'Or et à empiéter sur nos possessions.

Le gouverneur anglais de Lagos disait naguère à M. Verdier, notre résident à Grand-Bassam : « Je retourne en Angleterre pour faire disparaître votre pavillon d'Assinie. En ce point, que nous avons eu la sottise de ne pas prendre avant vous, vous nous gênez. Nous tenons en effet par Assinie et Bassam toute la côte occidentale d'Afrique, de Sierra-Leone au Niger. Peu à peu notre expansion coloniale pourra se faire sur le nord, le Dahomey devant être riche un jour et la République de Libéria ne nous gênant guère, et nous n'aurons plus à nous préoccuper de votre influence dans l'Afrique occidentale. »

Il n'en sera pas ainsi, heureusement, parce que nous avons su nous défendre jusqu'à présent ; mais il est bien vrai qu'il est nécessaire de veiller constamment sur nos voisins britanniques.

Quant aux indigènes, il est à présumer que jamais aucune expédition sérieuse, comme celle du Dahomey, ne sera nécessaire contre eux. Le pays est trop divisé.

De sorte que la Côte d'Ivoire peut (en attendant d'avoir des débouchés assurés dans l'hinterland, vers le Soudan)

acquérir néanmoins une prospérité assez grande dans l'unique exploitation des régions méridionales.

La guerre à la Côte d'Ivoire.

C'est un pays, du reste, où il est très difficile de porter la guerre.

Une expédition militaire y nécessiterait en tout cas à l'heure actuelle :

1^o Une longue préparation (comportant elle-même au besoin une exploration préalable du pays), le choix de porteurs, dans une région où les autres moyens de transport n'existent pas ;

2^o Des troupes, composées uniquement de tirailleurs noirs (sénégalais ou haoussas). Ces troupes (sauf la considération de la puissance des forces ennemies) devraient être aussi réduites que possible pour s'assurer la mobilité ;

3^o Enfin, le ravitaillement assuré, impliquant des bases d'opérations bien établies, bien approvisionnées, échelonnées vers l'intérieur.

FIN

OUVRAGES A CONSULTER

- GAFFAREL : *Les Colonies françaises.*
VIGNON : *Les colonies françaises.*
RAMBAUD : *La France coloniale.*
E. RECLUS : *Géographie universelle* (Afrique occidentale).
BOUET-VILLAUMEZ : *Commerce et traite des esclaves aux côtes occidentales d'Afrique.* (Notices coloniales publiées à l'occasion de l'Exposition de 1889. Tome III).
BORGHERO : *Notes sur la Côte de Guinée.*
FREY : *La Côte occidentale d'Afrique.*
D'ALBÉCA, administrateur colonial : *Les établissements français du golfe de Guinée, 1890.*
VERDIER : *Assinie, Grand-Bassam et Lahou.*
VERDIER : *Trente-cinq années de lutte aux colonies* (Côte-d'Ivoire) L. Chailley, éditeur, 1896.
MARCEL MONNIER : *La France noire* (Côte d'Ivoire et Soudan).
BINGER : *Du Niger au golfe de Guinée* (tomes I et II).
« De la Côte d'Ivoire au Niger » mission Marchand. (*Journal des voyages, 1896.*)
X... : *Un explorateur français dans l'Afrique occidentale : Le capitaine Ménard.*
Revue française de l'étranger et des colonies et Exploration.
Journaux et publications diverses, 1895-96-97. (*Illustration, Journal des voyages, Tour du monde, Le Temps, etc.*)
NED NOLL : *Annuaire colonial, 1897.*
-

TABLE DES MATIÈRES

Aperçu général.

	Pages.
Les premiers Européens à la Côte de Guinée. — Les Dieppois.....	6
Etablissements à la Côte des Graines.....	6
L'Expédition de 1381. — Fondation d'établissements à la Côte d'Or.....	8
Perte de nos établissements. — Les Portugais.....	9
Les Hollandais à la Côte d'Or.....	9
La Côte d'Or anglaise.....	10
Formation de la Côte d'Ivoire.....	11
Création de postes fortifiés. — Traités divers.....	11
Premières interventions contre les Jack-Jack.....	12
Pertes et acquisitions nouvelles.....	13
Abandon momentané de nos établissements en 1870-1871.....	13
Agissements des Anglais. — La guerre de l'Achanti (1873).....	14
Commission de délimitation anglo-française (1883).....	16
Difficultés avec les Anglais, avec les indigènes.....	17
Nouveaux traités; progrès dans l'intérieur.....	17
Conventions provisoires franco-anglaises.....	18
Convention du 12 juillet 1893.....	20
Extension de la colonie après le voyage de Binger et des explorateurs.....	20
Autonomie de la Côte d'Ivoire. — M. Binger nommé gouverneur.....	20
Formation définitive de la colonie. — Arrangement franco-libérien.....	22
La colonne Monteil.....	24
Affaires de l'Akapless.....	26
Insurrection du Baoulé.....	28
Les dangers politiques à la Côte d'Ivoire.....	33

Explorations.

Les explorations de la Côte d'Ivoire datent toutes de notre époque.....	37
Causes du retard dans la connaissance des pays de la Côte d'Ivoire.....	37
Idée de M. Binger pour l'exploration dans la Côte d'Ivoire.....	39
Premières explorations.....	40
Les explorations au Soudan confinant à l'hinterland de la Côte d'Ivoire.....	45
La partie ouest de la Côte d'Ivoire reste encore inexplorée.....	49
La route de la Côte d'Ivoire au Soudan par le Cavally.....	50
Dernières explorations.....	51

Géographie physique.

	Pages.
Orographie.....	53
Hydrographie.....	56
La forêt. Flore et faune.....	63
Climatologie.....	66
Population, mœurs et coutumes, etc.....	68

Commerce et ressources.

Exportations.....	85
Importations.....	86
Le sol.....	87
Les échanges.....	88
Voies commerciales.....	88

Considérations générales.

Le mouvement colonisateur européen.....	91
Les Anglais en Afrique.....	92
Caractère de la colonisation française en Afrique.....	93
La colonisation de la Côte d'Ivoire mérite tout l'intérêt de la métropole.....	94
Position avantageuse de la colonie de la Côte d'Ivoire.....	95
Progrès à accomplir à la Côte d'Ivoire.....	95
Les Anglais, nos ennemis.....	96
La guerre à la Côte d'Ivoire.....	97

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 01502 3799